

Nouveautés

Numéro 124, hiver 2001–2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55870ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2001). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (124), 4–27.

biographie

EDMUND WHITE
Proust

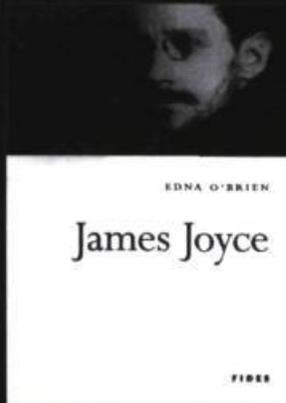
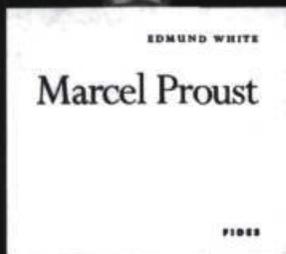
Fides, Montréal, 2001, 192 pages
Collection - Grandes Figures
Grandes Signatures -

EDNA O'BRIEN
James Joyce

Fides, Montréal, 2001, 241 pages
Collection - Grandes Figures
Grandes Signatures -

Les Éditions Fides ont fait mouche en publiant cette nouvelle collection « Grandes Figures, Grandes Signatures » qui est le pendant francophone que l'on retrouve chez Lipper Publications et Viking Penguin du côté anglo-saxon. Il s'agit de biographies des grands noms de la littérature, mais aussi de la peinture, de la politique, de la religion et ainsi de suite. J'ai retenu les ouvrages consacrés à Marcel Proust et à James Joyce, deux écrivains qui ont marqué le XX^e siècle, et dont la biographie est le fruit du travail de deux écrivains réputés : Edmund White s'est chargé de Proust et Edna O'Brien, de Joyce. L'approche privilégiée de cette collection tient à son caractère « scolaire », entendu ici comme un portrait essentiel de ces deux écrivains et de leurs œuvres respectives. White et O'Brien tentent des rapprochements entre la vie et l'œuvre de Proust et Joyce sans tomber dans la plate explication de textes. Autrement dit, la vie n'explique pas l'œuvre, mais elle la nourrit et l'informe de façon collatérale. L'une des grandes qualités de ces livres réside également dans leur manière de nous introduire au cœur du travail de ces écrivains dans la mesure où les biographes ont puisé, à partir des biographies existantes, et on sait qu'elles sont nombreuses, les éléments significatifs de leur existence et les faits marquants de leur carrière littéraire. D'accès facile, ces biographies se lisent comme un roman et nous permettent de mesurer le caractère humain de ces écrivains.

ROGER CHAMBERLAND



biographie

CHRISTINE DUFOUR
Mary Travers Bolduc.
La turluteuse du peuple

Montréal, XYZ éditeur, 2001, 187 pages
Collection - Les granges figures -

La collection « Les grandes figures » propose des « récits biographiques », que l'éditeur appelait encore récemment des « biographies romancées ». La combinaison des deux expressions rend bien l'esprit qui anime la collection : écrits à la manière de romans, les récits proposés n'en sont pas moins le fruit de recherches et constituent ainsi des récits documentaires crédibles. On y retrouve la vie de personnalités qui ont marqué l'histoire du Québec, de Marguerite d'Youville à Félix Leclerc, de Louis-Joseph Papineau à Ozias Leduc, en passant par La Bolduc. C'est la vie de cette dernière qui est racontée par Christine Dufour dans le 29^e titre de la collection.

Mary Travers, devenue dans le mariage Madame Édouard Bolduc, est désormais pour tout le monde La Bolduc, bien qu'elle-même ait toujours préféré se présenter sous le nom de son mari. C'est en 1928 qu'elle chante en public sa première chanson, « Y a longtemps que je couche par terre », et le public est immédiatement séduit. L'année suivante, elle enregistre ses deux premiers succès, « La cuisinière » et « Johnny Monfarleau », qui contribueront à la faire connaître à l'échelle du Québec. De nombreux autres enregistrements témoignent de sa popularité au début des années 1930. Ses chansons parlent du quotidien dans une langue populaire, et c'est cet aspect familier, ajouté à des rythmes entraînants, d'inspiration folklorique, qui en font la porte-parole du peuple québécois entre les deux Grandes guerres. C'est d'ailleurs pour rejoindre ce peuple qu'elle aime que La Bolduc sera l'initiatrice de tournées qui la conduiront dans les régions du Québec, mais aussi dans les Maritimes ou en Nouvelle-Angleterre. Sa carrière prend fin prématurément, alors qu'elle meurt d'un cancer à l'âge de 46 ans, en 1941.

Le récit biographique orchestré par Christine Dufour, comme on s'y attend, laisse toute la place à l'histoire de la Gaspésienne née Mary Travers ; cette présence du sujet n'empêche pas l'auteure de la biographie d'imprimer un style personnel à l'ouvrage, notamment par une habileté certaine à faire sentir à travers la narration les valeurs dominantes de l'époque de la Bolduc. Le plaisir de la lecture est donc garanti pour quiconque s'intéresse à la vie de la turluteuse, mais aussi aux sources de ses chansons en prise directe avec son époque.

GILLES PERRON



contes

NICOLE GUILBAULT

(sous la direction de)

Fantastiques légendes du Québec. Récits de l'ombre et du sombre

Montréal, Les Éditions Asted

2001, 156 pages

Le merveilleux et le fantastique sont de toutes les époques ; depuis longtemps, leur puissance a, chez nous, séduit l'imaginaire des adultes autant que des jeunes. Il n'est pour s'en convaincre qu'à considérer la publication des *Fantastiques Légendes du Québec*, un bel ouvrage à la présentation soignée, préparé sous la direction de Nicole Guilbault. Depuis plus de 25 ans, ce professeure de littérature, ethnologue de formation, a intégré de plein droit la littérature orale à son enseignement de la littérature et, chose inouïe, a créé un véritable fonds de littérature orale au Cégep François-Xavier-Gameau de Québec à partir des travaux des élèves inscrits à son cours « Contes, légendes et chansons folkloriques du Québec ». C'est de ce corpus extraordinaire, qu'elle évaluait en 1991 à 4 800 récits, que Nicole Guilbault tire ce nouveau cahier agrémenté des dessins de Geneviève DeCelles qui mettent particulièrement en valeur ces « récits de l'ombre et du sombre » qu'a préfacés Aurélien Boivin.

Les récits, recueillis pour la grande majorité en 1999, se répartissent en huit cycles thématiques : le premier évoque des lieux légendaires comme la Roche Pleureuse et Cap-Chat ; il est suivi de quelques récits « D'Amérindiens », puis de quatre cycles bien caractérisés qui se consacrent au diable sous toutes ses formes, aux femmes fantômes, aux hommes venus hanter les vivants, puis aux loups-garous et aux feux follets d'autrefois ; enfin, les deux dernières sections laissent place à des récits anecdotiques sur les animaux légendaires et les démystifications. La compilatrice fait l'éloge des jeunes conteurs de 10 à 24 ans qui lui ont procuré, par l'intermédiaire de ses enquêteurs étudiants, la moitié des narrations de son recueil. Souvent peu développés, parfois extrêmement dépouillés, ces récits comptent en moyenne deux pages. Toutefois, elle ne néglige pas la tranche d'âge supérieure qui s'échelonne jus-

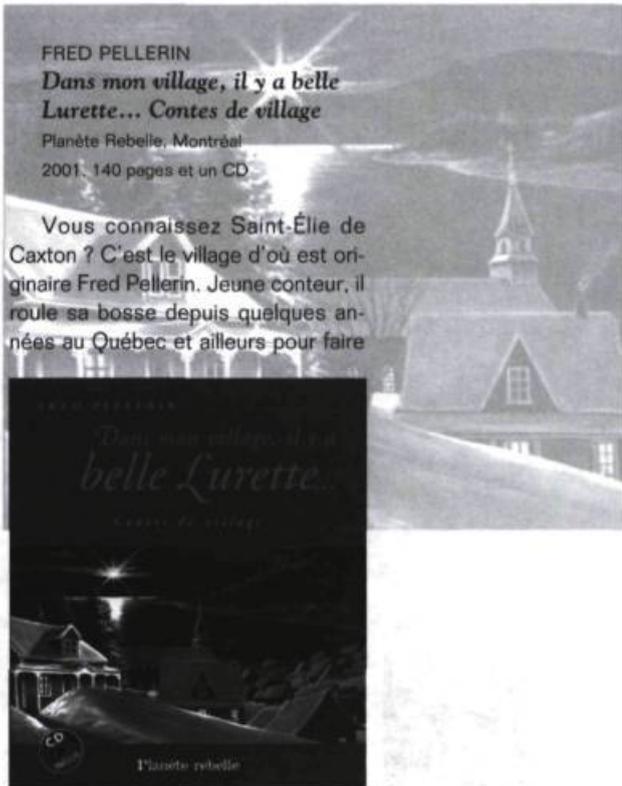
qu'à 86 ans et qui a produit l'autre moitié du recueil, avec parfois les narrations les plus élaborées et les mieux ancrées culturellement.

Ces « récits de l'ombre et du sombre » sont généralement d'authentiques légendes, c'est-à-dire des expériences fantastiques dont les narrateurs clament la véracité, parce qu'ils s'en disent les témoins ou que des parents les ont vécues : « C'est la légende du cégep de Matane où j'ai étudié »... De plus, les indications des narrateurs, comme la fiche technique qui accompagne chacun des textes, aident à localiser ceux-ci dans l'espace et dans le temps. À côté des légendes véritables qui composent l'essentiel du recueil, figurent aussi plusieurs anecdotes, ou récits qui ne comportent pas d'intervention surnaturelle : faits historiques insolites, rumeurs répandues, superstitions, événements qui, après vérification, ne présentaient rien d'anormal, histoires qu'on peut interpréter de deux manières.

Au plan thématique, l'ouvrage sert d'indicateur des changements culturels survenus au cours des dernières décennies : des thèmes traditionnels, qui sont principalement le lot des conteurs d'âge mûr, côtoient des légendes urbaines qui agitent des problèmes et des peurs d'aujourd'hui et forment le discours des plus jeunes. On pourrait cependant reprocher à l'auteure d'avoir laissé dans l'ombre la nature de l'adaptation qu'elle a opérée sur ces récits oraux afin de les rendre accessibles à ses lecteurs. A-t-elle repris le traitement auquel elle avait soumis ses *Contes et sortilèges des quatre coins du Québec*, dont la « normalisation linguistique » n'avait pas détruit le style oral ? On peut le présumer. Néanmoins, certains récits portent l'empreinte d'un remaniement par trop littéraire qui rend méconnaissable la langue populaire. Plus souvent, c'est le recours au passé simple, un temps confiné de nos jours à l'écriture, qui révèle ces retouches stylistiques. Ces interventions trouvent leur légitimité dans le public ciblé. Visiblement, c'est une anthologie de textes oraux, revus et corrigés, destinés à des étudiants du secondaire ou du cégep à qui on veut offrir des modèles impeccables. Un bel outil pédagogique donc ! Somme toute, cet éventail de récits montre encore que la fascination pour l'au-delà, l'existence

d'une vie après la mort, le sort des chers disparus, la moralité des actions humaines et leur répercussion dans l'éternité excitent toujours l'imagination des jeunes d'aujourd'hui qui, en cela, rejoignent leurs aînés. Ces questionnements fondamentaux transcendent le temps, les générations, les peuples, les religions.

JEAN-PIERRE PICHETTE



FRED PELLERIN
Dans mon village, il y a belle Lurette... Contes de village

Planète Rebelle, Montréal

2001, 140 pages et un CD

Vous connaissez Saint-Élie de Caxton ? C'est le village d'où est originaire Fred Pellerin. Jeune conteur, il roule sa bosse depuis quelques années au Québec et ailleurs pour faire



connaître son patelin et ses histoires. Après plus de 600 représentations de son premier spectacle solo, Pellerin nous offre ses contes sur papier et sur disque.

Dans mon village, il y a belle Lurette... est un magnifique hommage à la grand-mère du conteur. En effet, celle-ci a transmis le folklore local et régional à son petit-fils ; un héritage qui n'a pas de prix. Les histoires du recueil commencent donc toutes par les paroles de la grand-maman qui s'adresse à son petit Fred. Avec une langue colorée, vivante, Fred Pellerin raconte des histoires inspirées de la tradition orale et d'autres totalement de son cru. Le lien entre toutes ces pièces de folklore, c'est la belle Lurette, cette fille belle comme de l'or mêlée à toutes sortes d'histoires.

La lecture des contes de Fred Pellerin est un pur moment de plaisir.

Les « vieilles parures » créent un effet d'oralité essentiel pour la présentation de contes et de légendes. L'humour est également très présent, que ce soit par des jeux de mots ou par l'insertion d'événements ou de détails contemporains au milieu de contes à saveur historique. En fait, le recueil se lit presque aussi bien que si on avait le conteur devant nous. On se surprend même à terminer la lecture plus vite qu'on l'aurait souhaité.

Même si on sent un effet d'oralité dans la prose de Pellerin, rien ne remplace la performance vivante du conteur. C'est pourquoi le disque qui accompagne le livre est grandement apprécié. Enregistrées devant public, six des histoires du recueil prennent vie par la voix de Pellerin. Il raconte, mime, imite, tape du pied et joue de l'harmonica, le tout sous le signe de l'humour. La dernière pièce du disque est une chanson des Tireux d'Roche, groupe folklorique dont fait partie le conteur. Leur version de « À la claire fontaine » est une agréable conclusion à ce voyage inoubliable au village de Saint-Élie de Caxton.

NATHALIE BOUCHARD

essais



FRANÇOIS BARCELO



JEAN-CLAUDE GERMAIN

FRANÇOIS BARCELO

En toute liberté

Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles

2001, 120 pages

Collection « Écrire »

En toute liberté, de François Barcelo, est le premier titre de la nouvelle collection « Écrire », à laquelle plusieurs écrivains québécois ont accepté de collaborer afin d'expliquer eux-mêmes leur démarche d'écriture, en réponse à l'invitation lancée par Victor-Lévy Beaulieu, directeur des Éditions Trois-Pistoles.

Premier Québécois publié dans la « Série noire » chez Gallimard grâce à son roman *Cadavres*, Barcelo est aussi connu pour sa trentaine d'ouvrages embrassant les domaines les plus divers : roman noir, roman jeunesse, recueil de nouvelles, guide de course à pied, court roman destiné à l'apprentissage du français, etc. Cette fois, l'auteur touche à un genre nouveau avec un livre qu'il classe dans la catégorie des « essais narcissiques » (p. 96). Les lecteurs découvriront avec

plaisir que derrière le « je » se cache l'univers d'un auteur à l'imagination débordante. Avec l'humour qu'on lui connaît, Barcelo explique comment sa passion pour l'écriture l'a servi différemment au cours de sa double carrière de rédacteur publicitaire et d'écrivain. Dans un style direct dont la franchise surprend parfois, surtout lorsqu'il est question de son salaire, il présente également la genèse de certains romans de même que ses habitudes d'écriture. La nouvelle publication de Barcelo se présente comme un petit bijou pour les lecteurs familiers de son œuvre, et une heureuse découverte pour les autres qui auront sûrement envie de découvrir ses textes précédents avec, en tête, ce genre de recommandation facétieuse : « Si vous aimez vous aussi changer de vie le temps de lire un livre, vous apprécierez peut-être les miens. Mais attention : ne vous attendez pas à devenir Albert Einstein ou Marie Curie, Cléopâtre ou Napoléon Premier. Dans mes livres, vous allez plus souvent qu'autrement devenir un peu paumé, plutôt taré, presque débile. Ainsi, lorsque vous tournerez la dernière page [...], vous serez [...] content d'être l'individu que vous êtes » (p. 17-18).

KARINE VILLENEUVE

JEAN-CLAUDE GERMAIN

De tous les plaisirs, lire est le plus fou

Montréal, Isabelle Quentin éditeur

2001, 127 pages

Collection « voix vives »

De tous les plaisirs, lire est le plus fou, un petit recueil de 22 textes que publie Jean-Claude Germain dans la nouvelle collection « voix vives » d'Isabelle Quentin, est à mettre entre les mains de tous ceux qui cherchent les mots pour vendre la lecture à tous ceux qui y résistent encore. Germain y parle du contact avec le livre comme d'un rapport sensuel ; il fait la part belle au plaisir de lire, ce qui lui apparaît un argument beaucoup plus convaincant que l'aspect utilitaire de l'acte. Dès la première phrase, il nous propose de convenir avec lui que « [l]a concupiscent du livre est un désir aussi vif que celui de la chair pour la peau » (p. 11). Il dira encore, dans un autre texte, que « [l]a luxure, c'est la lecture. Et lire est un plaisir solitaire qui se prend parfois

ensemble et en même temps, sans fausse pudeur. C'est une perpétuelle orgie qui sait allier la débauche la plus complète au plus parfait respect des convenances » (p. 75).

Le recueil est la somme d'une série de conférences sur la lecture ou de textes écrits pour le Salon du livre de Montréal, dont Germain a été le président d'honneur pendant neuf ans. Son intérêt pour la littérature, pour la lecture, mais aussi pour l'alphabétisation (il est porte-parole de *La lecture en cadeau* depuis 1999) lui a valu des invitations à exprimer sa passion des mots plus souvent qu'à son tour. C'est un juste retour des choses que sa passion pour le livre puisse s'inscrire à son tour dans un autre livre, lequel devient une illustration en lui-même de son propos. Bien sûr, la lecture successive des textes du recueil en accentuera le caractère répétitif, mais il importe surtout de souligner que chacun d'eux peut témoigner du credo de l'auteur : « Avant d'habiter un pays, on habite une langue, et plus on possède de mots pour y revendiquer sa place, plus on a de chance d'y occuper tout son espace » (p. 51).

GILLES PERRON

JEAN-PAUL KAUFFMANN

La lutte avec l'ange

La Table Ronde, Paris

2001, 270 pages

Récipiendaire du Prix Roger-Nimier et du Prix Fémina Essai, Jean-Paul Kauffmann est aussi un journaliste chevronné. Dans son troisième livre, *La lutte avec l'ange*, il invite son lectorat à le suivre dans une quête déroutante.



Au début des années 1980, un ami entraîne Kauffmann dans l'église Saint-Sulpice devant une célèbre peinture d'Eugène Delacroix, *La lutte de Jacob avec l'ange*. Admiratif, intrigué, l'essayiste croit sentir que la peinture recèle un sens caché. Un trouble, un malaise s'empare de lui devant ce mystère. Non seulement la lutte de Jacob avec l'ange est-elle un des passages les plus énigmatiques de la Genèse, mais l'église Saint-Sulpice, pensée par Servandoni, un homme de théâtre, est, elle aussi, un endroit ambivalent, un lieu à mi-chemin entre le culte et la scénographie. De plus, il faut ajouter à cela la personnalité de Delacroix, homme dont la filiation légitime a été mise en doute. Kauffmann, dans son essai, cherche donc à percer la cause de son désarroi. Tel Maigret, à qui il se compare, l'écrivain se lance à la recherche d'indices. Dans l'essai, nous l'accompagnons dans son enfance, dans ses lectures, mais surtout dans le labyrinthe de Saint-Sulpice qui abrite maintes autres peintures, des anges, des appartements et des ateliers d'artistes. Nous le suivons aussi, par exemple, à Dieppe, dans l'ancienne maison de Delacroix, aujourd'hui transformée en café, ou au Château de Crozes où résidait la sœur du peintre. Mais ce n'est qu'au musée des Beaux-Arts de Bordeaux que le mystère sera résolu.

Œuvre d'un érudit, *La lutte avec l'ange* entrecroise les connaissances d'un littéraire et d'un critique d'art. Cet essai expose divers faits ahurissants, aléatoires ou non, diverses anecdotes qui serviront à éclairer une réflexion profonde sur la condition de l'être humain. Comme le déclare Kauffmann : « La représentation des anges n'est jamais innocente. [...] L'Ange est le gardien des portes derrière lesquelles se cache le secret ». Or, il est de la nature de l'homme de vouloir percer ce secret. Le lecteur ne peut donc que suivre avec empressement et curiosité les dédales empruntés par l'essayiste.

MANON PLANTE

LUCIE HOTTE
**Romans de la lecture,
 lecture du roman.
 L'inscription de la lecture**

Éditions Nota bene, Québec
 2001, 183 pages
 Collection « Littérature(s) »

Inspiré certainement par les nombreux ouvrages théoriques parus depuis quelques décennies sur l'acte de lecture, l'essai de Lucie Hotte, *Romans de la lecture, lecture du roman. L'inscription de la lecture*, se penche sur deux catégories de lecteurs : internes, soit les personnages lecteurs, et externes, soit les lecteurs « réels ». Après une introduction détaillée où, entre autres, elle fait l'historique des études antérieures sur le sujet, elle tente de définir ce qu'elle appelle une « topologie de la lecture » pour ensuite préciser ses buts, fort modestes : « esquisser une réflexion qui vise à combler certaines lacunes, en particulier en ce qui a trait aux médiations entre le texte, le lecteur et la lecture » (p. 29 ; je souligne). Si son « étude a une visée essentiellement théorique » (p. 33), il reste qu'elle propose des exemples tirés d'une quinzaine de romans québécois pour illustrer ses postulats.

Bien articulé et solidement structuré, l'ouvrage est divisé en deux parties légèrement inégales en étendue. La première, « Lire la lecture », est consacrée à la détermination des fonctions, référentielle, intertextuelle et autoréférentielle, qui fondent différents modes de lecture. La lecture référentielle définit et situe les lecteurs les uns par rapport et en opposition aux autres, par rapport à la société, à leur appartenance idéologique, à leur culture. Quant à la fonction intertextuelle, si elle marque, selon Michael Riffaterre, « la perception, par le lecteur, de rapports entre une œuvre et d'autres » (p. 63), Lucie Hotte tente de cerner les différentes acceptions du terme « intertextualité », pour conclure que « l'intertextualité est avant tout un fait de lecture » (p. 70). Enfin, la fonction autoréférentielle en est une « d'autoreprésentation, de spécularité et de mise en abyme » (p. 85).

Dans la deuxième partie, « Écrire la lecture », l'auteure veut « fonder un parcours de lecture » en déterminant les différentes conventions, génériques et narratives, de lecture, comme tente de le faire le lecteur en cherchant

à repérer et interpréter des indices paratextuels, des caractéristiques sémantiques et syntaxiques, des procédés de narrativisation, bref à se positionner devant le texte (le roman) qu'il lit. En conclusion, l'essayiste, qui rappelle que la lecture est d'emblée destinée à « produire du sens » (p. 152), insiste sur la variabilité des moyens mis en œuvre pour ce faire. Aussi propose-t-elle, en une formule heureuse, une « esthétique de la mouvance » (p. 158-159).



Son essai démontre qu'elle se livre à une exploration intelligente et critique de même qu'à une exploitation avisée de diverses approches théoriques. D'où des nuances importantes pour l'interprétation de l'acte de lecture à quelque plan qu'il se situe. À ce titre, son étude dépasse les buts que l'auteure s'était fixés, fait certes progresser le questionnement et les connaissances sur le sujet, et mérite une « lecture » sérieuse et approfondie.

GILLES DORION

JOCELYN LÉTOURNEAU

Passer à l'avenir

Boréal, Montréal, 2000, 198 pages

Au moment où le phénomène de la mondialisation bat son plein et que l'on se questionne sur la place qu'occupe les cultures et les peuples dans cette tourmente identitaire, l'essai de Jocelyn Létourneau, professeur d'histoire à l'Université Laval, vient à point

nommé. *Passer à l'avenir* interroge la place de l'histoire dans la constitution de la mémoire, pierre d'assise du concept d'identité, plus particulièrement dans le Québec d'aujourd'hui. Pour Létourneau, l'histoire doit être tournée vers l'avenir, non pas en essayant d'écrire ce qui n'a pas encore eu lieu ou même de tenter de le prévoir, mais de repenser l'histoire autrement afin de ne pas hypothéquer les générations futures et leur laisser le poids contraignant d'un futur préconstruit sur un passé idéologiquement marqué. En d'autres mots, le mandat de l'historien est de desceller la mémoire afin que tous puissent y trouver place et participer à la construction d'une identité québécoise où chacun aurait sa place, aussi bien les Québécois de souche, que ceux qui ont en partage des « raisons communes », pour reprendre l'expression de Dumont.

La thèse de Létourneau est à l'opposé de celles qui ont prévalu jusqu'à



maintenant et qui dictent l'action politique en créant un effet de cadrage institutionnel dans la lecture qui est faite de l'Histoire. L'identité québécoise ne peut être le fruit d'un atavisme historique si, dans le contexte du pluralisme actuel, elle veut s'ouvrir à ceux et celles qui ont dorénavant choisi le Québec. Comme le souligne

avec force Létourneau dans son dernier chapitre, il faut apprendre à « se distancier d'une vision de soi » afin de « passer à l'avenir » pour laisser « un héritage possible à transmettre aux descendants ». Allégé du poids de l'Histoire, le Québécois, peu importe sa souche, pourra plus aisément flirter avec l'idée de la souveraineté parce qu'il aura appris à être confortable avec les mémoires multiples qui caractérisent dorénavant son tissu social.

L'essai de Jocelyn Létourneau ne résout pas toutes les questions et laisse en plan bien des interrogations que suscitent son propos. On lira d'ailleurs avec profit le long article et les questions que lui adresse Marc Angenot

dans le numéro de Spirale (N° 181, septembre-octobre 2001) et les réponses que lui fournit l'auteur de *Passer à l'avenir*. Quoi qu'il en soit, la lecture de cet essai s'impose pour mieux comprendre les enjeux de la société québécoise actuelle et pour mieux saisir le travail de l'historien, mais aussi de celui qui enseigne l'Histoire.

ROGER CHAMBERLAND

NAÏM KATTAN

**L'Écrivain migrant.
Essais sur des cités
et des hommes**

Hurtubise HMH, Montréal

2001, 203 pages

Collection « Constantes »

À première vue, les essais de Naïm Kattan peuvent dérouter. L'auteur y combine son questionnement — bien connu, d'ailleurs — sur la problématique de l'écrivain allophone à des récits/impressions de voyage. Jusqu'au moment où, à la fin du livre, tout concorde pour donner au recueil sa cohérence : ses réflexions sur sa propre condition d'écrivain exilé, arabophone, juif francophile, finissent par s'adresser à ceux et celles qui changent de pays. C'est un livre où l'auteur choisit résolument (il l'a toujours fait) l'ouverture sur l'autre, même si cela comporte des risques comme la perte de la « pureté des traditions » (p. 13). Selon lui, le phénomène croissant d'écrivains allophones publiant leurs textes au Québec est dû avant tout au fait que la littérature d'ici ne craint plus sa disparition, s'étant affranchie de la littérature de l'Hexagone depuis belle lurette. Rappelons que Kattan a été un pionnier dans ce domaine ; ses premiers textes parus en français remontent au début des années 1970, alors que la vague des écrivains allophones ne débute vraiment que deux décennies plus tard. Il a observé l'évolution de la scène littéraire au Québec et a très bien compris que cette littérature « venue d'ailleurs » n'est qu'une phase transitoire, appelée à disparaître, puisqu'elle accompagne l'évolution actuelle du Québec qui englobe de plus en plus des cultures étrangères. Quand il se pose la question « pour qui l'écrivain travaille-t-il ? », Kattan répond par le biais de sa propre expérience. Peu importe la langue

dans laquelle il écrit, ses textes parlent « aux hommes et aux femmes qui [l']entourent » (p. 199), tout en soulignant les dangers qui guettent l'écrivain allophone s'il refuse de faire partie de la société (cf. « Culture : spécificité et mouvement »).

C'est sous cet angle qu'il faut comprendre le recueil : faire part d'observations, de liens établis entre tel phénomène, tel endroit visité. Souligner les erreurs et leurs conséquences qui nous affligent : politiques, sociales, artistiques. Ainsi, la shoah est et restera omniprésente, la stupidité et les excès de la rectitude politique sont fustigés ; l'auteur nous donne son point de vue sur les raisons de l'affrontement entre l'Europe et le Moyen Orient, la paix presque impossible entre Israël et le monde arabe.

J'avoue avoir été déçu par l'insertion de certaines des treize vignettes sur des villes, de Lhassa à Berlin, de Prague à Jérusalem, ayant à peine une valeur historique ou anecdotique puisque l'auteur a tout juste effleuré ces cités lors d'un congrès, d'un colloque, d'une invitation à une table ronde. Impressions furtives, où le trait marquant est rarement relevé, et qui tombent malheureusement trop souvent dans des clichés. Ce qui sauve d'autres textes, c'est la manière dont sont peints les personnages que l'auteur y (re)trouve : écrivains, critiques célèbres, presque toujours liés, d'une façon ou d'une autre, à la juidité. J'aurais préféré continuer la lecture d'essais comme « Valeur et notoriété », où il est question du marché de la création, la boulimie des médias qui engloutissent à un rythme essouffant écrivains, peintres, critiques pour jeter toujours de nouveaux noms en pâture à un public hyper-informé. Selon Kattan, ne survivent que les meilleurs textes, même s'ils n'ont pas connu le succès à l'heure de leur publication. Mais encore faut-il savoir ce qui fait qu'un texte est considéré comme une œuvre maîtresse — pour l'auteur, le XX^e siècle est dominé par l'*Ulysse* et *À la recherche du temps perdu* — et ce qu'il advient de ceux que les médias ont qualifiés trop hâtivement de chefs-d'œuvre.

HANS-JÜRGEN GREIF

études

LESLIE CHOQUETTE
**De Français à paysans.
Modernité et tradition
dans le peuplement du
Canada français**

Septentrion, Sillery et Presses de
l'Université de Paris-Sorbonne, Paris
2001, 325 pages

GERVAIS CARPIN
**Le Réseau du Canada.
Étude du mode migratoire
de la France vers la Nouvelle-
France (1628-1662)**

Septentrion, Sillery et Presses de
l'Université de Paris-Sorbonne, Paris
2001, 505 pages

Ces deux ouvrages, co-édités au Québec et en France, font le point sur les connaissances relatives au peuplement de la Nouvelle-France selon des approches novatrices. L'un et l'autre constituent des pièces majeures de cette historiographie et font déjà l'objet d'une reconnaissance scientifique étendue.

L'ouvrage de Leslie Choquette avait d'abord été publié en anglais en 1997. L'auteure a voulu étudier le mouvement migratoire vers la Nouvelle-France dans sa globalité, en incluant l'Acadie et la vallée du Saint-Laurent. Sa documentation repose sur une base de données concernant près de 16 000 personnes. Jeunes, femmes, familles, engagés, militaires et protestants sont pris en compte. Les origines sociales, professionnelles et géographiques sont analysées minutieusement. L'âge et la date au départ sont relevés systématiquement. Cette esquisse du portrait du migrant est remise dans le grand contexte des situations économiques et des mouvements migratoires en France aux XVII^e et XVIII^e siècles. Voilà le plus grand élément d'originalité dans la démarche de Leslie Choquette.

L'auteure dégage deux grands mouvements : l'un relevant de la modernité, l'autre de la tradition. Dans sa recherche d'une compréhension des mouvements régionaux de migration, elle fait ressortir la dynamique d'expansion économique des provinces de l'Ouest de la France vers la zone atlantique. Les migrants provenant majoritairement des villes et de différentes classes sociales s'inscrivaient

dans la modernité. Cependant, ce mouvement s'est construit sur les modèles de mobilité traditionnels : militaires, homme de métiers, compagnons faisant leur tour de France et engagés pour trente-six mois. En ce sens, Choquette innove également en réfutant l'image d'une France immobile. Bien au contraire, les comportements des Français, en matière de mobilité, ressemblaient à ceux des pays voisins.

En somme, si le peuplement de la Nouvelle-France se caractérise par sa faiblesse numérique, en comparaison avec celui des colonies britanniques, le phénomène tient aux règles habituelles de la migration et aux conditions économiques coloniales. Par un curieux paradoxe, estime Choquette, le passage de la France vers la Nouvelle-France a fait, plus ou moins par défaut, d'urbains des paysans, des gens ouverts sur la modernité des personnes davantage influencées par la tradition.

L'ouvrage de Gervais Carpin explore une facette du peuplement de la Nouvelle-France au début du XVII^e siècle, dans une perspective complémentaire à celle de Leslie Choquette. Il fait ressortir les modes de recrutement. Délaissant volontairement les perceptions générales, Carpin s'attache à faire comprendre le peuplement initial de la Nouvelle-France, en empruntant à la sociologie la notion de réseau. Bien que limité par le contenu des sources du XVII^e siècle, il réussit, par une analyse très fouillée, à montrer le fonctionnement du système de recrutement vers la colonie.

Trois éléments principaux, hiérarchiquement organisés, retiennent de façon successive l'attention de l'auteur : la Compagnie de la Nouvelle-France, les recruteurs et les recrutés. Toute la problématique de peuplement de la colonie converge vers cette instance relevant directement du plus haut niveau de gouvernement. Carpin analyse en profondeur le rôle, la composition et le fonctionnement de cette compagnie créée par Richelieu en 1627 et responsable de l'administration de la Nouvelle-France et de son développement. La Compagnie de la Nouvelle-France dicte en quelque sorte les objectifs, fournit – ou ne fournit pas – les moyens de peupler la colonie et profite de l'engagement de ses membres et d'autres organismes pour atteindre ses objectifs.

Carpin met à profit des travaux antérieurs, ceux de Gabriel Desbiens et de Marcel Trudel, par exemple, mais il y apporte d'utiles compléments, ajoutant bien des noms aux listes déjà produites. Son étude est particulièrement novatrice dans son analyse fine du rôle joué par différentes personnes comme agents recruteurs : la compagnie elle-même, la communauté des habitants, les communautés religieuses, les seigneurs, les marchands, les intermédiaires et les particuliers.

Enfin, une analyse de 529 contrats d'engagement passés à La Rochelle, ainsi que celle du recrutement dans le Perche, montrent la nature et l'étendue des liens qui unissent les recrutés. Gervais Carpin s'attache en particulier à reconstituer les relations géographiques, sociales, professionnelles ou de parenté. Il présente des listes détaillées des relevés qu'il a pu effectuer.

Les publications de Leslie Choquette et de Gervais Carpin constituent des ouvrages de référence incontournables pour mieux connaître et comprendre le peuplement de la Nouvelle-France.

JACQUES MATHIEU

GASTON DESCHÈNES
**Les voyageurs d'autrefois
sur la Côte-du-Sud**

Septentrion, Québec, 2001, 322 pages

Ce n'est pas la première fois que l'auteur, Gaston Deschênes, se comette sur la Côte-du-Sud qu'il fréquente dans son imaginaire (*Les origines littéraires de la Côte-du-Sud*, 1996) ou dans son histoire (*L'année des Anglais / la Côte-du-Sud à l'heure de la conquête*, 1988) depuis toujours, puisqu'il en est issu et consacre beaucoup de son activité d'historien à ce grenier de la Nouvelle-France.

Cette fois-ci, Deschênes balaie très large dans le paysage des voyageurs et chantres du grand territoire côtier entre Pointe-Lévis et Kamouraska, avec plus de témoignages et d'insistance à partir surtout de Montmagny (Pointe-à-la-Caille). Puisant dans de très nombreux textes de la littérature (Marie-Victorin, Buies, Évanturel...), des relations ou récits de voyages (le jésuite Paul Le Jeune, des touristes...), des rapports plus techniques de militaires, d'arpenteurs (Gédéon de Catalogne, Bouchette, le triste Scott...), l'auteur

les regroupe assez librement en 13 chapitres qui vont de la description scientifique ou géographique à la description littéraire, voire lyrique, en passant par l'histoire de la présence des militaires ou des patriotes avec des points d'orgue sur Montmagny, Kamouraska... sans oublier aussi de transiter dans le temps et l'espace par le vapeur, les diligences, le train.

Une deuxième section importante du livre nous redonne *in extenso* près de 20 textes ou documents, l'ensemble du livre ayant une iconographie précieuse et originale.

Les voyageurs d'autrefois sur la Côte-du-Sud offre de quoi voyager agréablement dans le passé antérieur ou absolu, autant le long des côtes que dans les cantons. Et si l'on en croit l'auteur de l'Épilogue qui se rapproche en cela de Rousseau, la Côte-du-Sud mérite qu'on la parcourt lentement, loin de l'autoroute, et si possible à pied. Ce livre, dont on peut regretter qu'il n'ait pas d'index, sera au voyageur familier de la Côte-du-Sud un précieux instrument qui rassemble une documentation autrement difficilement accessible.

ANDRÉ GAULIN

nouvelles

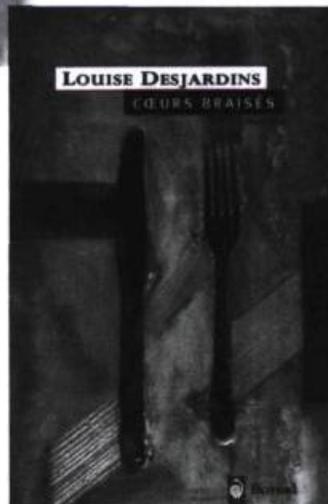
Un délicieux livre de « recettes » empreint de lucidité, de sensualité et de sérénité.



LOUISE DESJARDINS



VINCENT NADEAU



LOUISE DESJARDINS

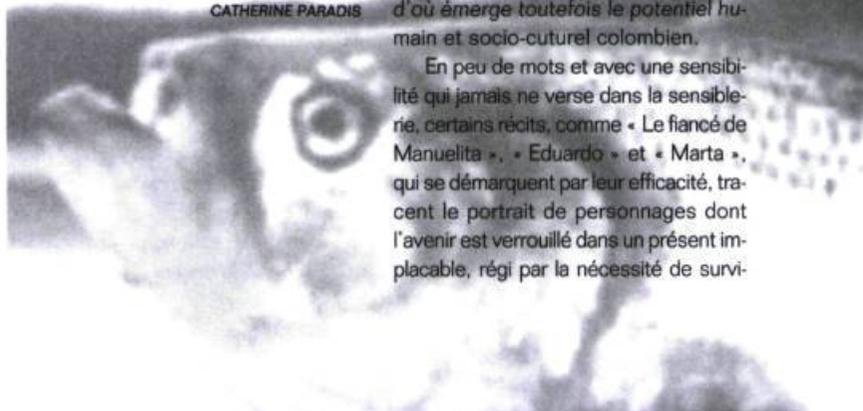
Cœurs braisés

Boréal, Montréal, 2001, 117 pages

Après avoir publié plusieurs recueils de poésie, Louise Desjardins se lançait, en 1993, dans l'écriture romanesque avec *La Love*, récompensé par le Grand Prix du *Journal de Montréal* et le prix des Arcades de Bologne (Italie), puis *Darling* (1998), pour ensuite nous offrir, en 1999, une biographie de Pauline Julien. Aujourd'hui, c'est à l'art de la nouvelle qu'elle touche avec *Cœurs braisés*, un délicieux livre de « recettes » empreint de lucidité, de sensualité et de sérénité.

La « belle Adèle » traverse les onze nouvelles aux titres appétissants. Chez cette journaliste, la fascination l'emporte toujours : incapable de quitter ses interlocuteurs, elle les écoute et nous rapporte leurs histoires et les siennes sur un ton de confiance qui donne au recueil sa voix agréablement légère, dynamique mais sereine. Rencontres avec un dentiste, une vieille cueilleuse de bleuets en Abitibi, un comptable excité par le sang et les incisions au pénis, une femme au cœur gros, un conjoint qui fait de la vidéo *hard* et qui ne se nourrit que d'abats, une adolescente aveugle rebelle, un peintre qui mange ses modèles (de petits lapins qu'il transforme en civet), un libertin fauteur de troubles, des copains français qui ne s'aiment plus... Mais surtout, une rencontre avec soi-même. Au milieu de tous ces contacts, Adèle ne s'enlise pas. Elle se retrouve seule, mais se découvre bien avec elle-même, « la plus heureuse des femmes seules au monde », se dit-elle à la fin du recueil. Parmi toutes les recettes proposées par Desjardins, celle du bonheur émerge doucement. « Even if you don't eat it, you know it's good », nous lance le titre de l'illustration de ce délicieux recueil de nouvelles. Mais puisque « [l]a table est déjà mise pour deux personnes », goûtons-y.

CATHERINE PARADIS



VINCENT NADEAU

Chévere ! Des nouvelles de Colombie

Danielle Shelton éditrice
Montréal, 2001, 112 pages
Collection « Mosaïque »

Chévere (prononcer *tchévere*) signifie « c'est génial ». Dans « Casimiro Ospina », par exemple, l'une des cinquante nouvelles brèves que nous livre le recueil, le mot, typiquement colombien, qualifie sur le mode ironique la situation paradoxale d'un pays où les narcotrafiquants, encouragés par l'aveuglement volontaire des autorités, contribuent à l'équilibre de l'économie nationale.

Vincent Nadeau a vécu parmi les Colombiens ; il connaît les difficultés qu'ils doivent affronter. Avec force détails (ainsi l'eau recueillie dans des boîtes de conserve pour les ablutions matinales dans « Macedonio »), il évoque différentes facettes de la dure réalité sociale qui nourrit ces dualités. Violence, corruption, guérilla, injustice, intolérance, démocratie défailante, cours d'eau servant d'égouts, riches se murant dans leur cécité à la pauvreté, tous ces sujets composent, sur fond d'impasse, une mosaïque riche, d'où émerge toutefois le potentiel humain et socio-culturel colombien.

En peu de mots et avec une sensibilité qui jamais ne verse dans la sensiblerie, certains récits, comme « Le fiancé de Manuelita », « Eduardo » et « Marta », qui se démarquent par leur efficacité, tracent le portrait de personnages dont l'avenir est verrouillé dans un présent implacable, régi par la nécessité de survi-

vre. D'autres font état de la dénégation des croyances autochtones par l'Église, de l'inadéquation de ses vues aux problèmes sociaux colombiens. « Padre Bustamante », notamment, met en scène un prêtre non conformiste, confronté à l'absence d'appui et obligé de « travailler l'arme collée sur le crucifix ». Quelques nouvelles, enfin, révèlent des ambitions politiques dévoyées en ambitions personnelles (« Efraïn Betancourt », « Jorge Villamizar ») et prédisent en creux le maintien des conditions sociales.

Faisant appel à un humour subtil, Vincent Nadeau brosse un tableau vivant et critique de la Colombie. Quelques rares textes, cependant, bien qu'écrits à la première personne, ont une facture qui s'apparente à celle du reportage. Une transposition au « il » suffit à nous en convaincre. Mais ils n'altèrent en rien la qualité de l'ensemble.

CHRISTIANNE CLOUGH

SYLVIE MASSICOTTE

L'œil de verre

L'instant même, Québec
2001, 119 pages

Plaquette d'une certaine de pages à la couverture et aux sous-titres poétiques, *L'œil de verre* de Sylvie Massicotte passerait facilement pour un recueil de poésie aux yeux de celui qui l'aurait négligé à sa première parution, laquelle s'est pourtant attirée les commentaires élogieux des critiques (l'une de ses nouvelles, « Futon », a d'ailleurs fait l'objet d'une étude dans le numéro 117). Il s'agit toutefois de feuilleter les premières pages du recueil pour s'apercevoir que Sylvie Massicotte exploite la nouvelle pour plonger au cœur même de ses personnages. À vingt-quatre reprises, elle braque son œil de verre sur ces êtres en détresse, coupés du monde et incapables de communiquer, pour en tirer autant de portraits saisissants.

Les nouvelles de *L'œil de verre* sont des textes brefs et incisifs qui capturent sur le vif le malaise généralisé de personnages enfermés dans la solitude et dans cette impossibilité de communiquer. Les monologues intérieurs des personnages et les descriptions des narrateurs, qui nous amènent admirablement dans l'intériorité de ces êtres désemparés, sont souvent entrecoupés des répliques de l'autre. Dans

ce dialogue de sourds, on ne s'entend pas, on ne s'écoute pas, on ne se comprend pas et on ne se parle pas, coïncé par un indicible malaise devant l'autre. On cherche alors à tromper cet état d'abandon, de séparation du monde, ou on s'y cloître carrément, à défaut de pouvoir s'exprimer. Lorsque certains personnages tentent d'échapper à cette solitude qui les étouffe, les gestes qu'ils posent sont extrêmes, désespérés. Dans cette série de rencontres et de non-rencontres, le rapport de l'individu à la société contemporaine est remis en question. C'est d'ailleurs de l'existence quotidienne que les modèles de Sylvie Massicotte sont issus, modèles qu'elle rend avec une grande justesse grâce à une acuité d'observation qui pousse le lecteur dans le malaise même des personnages plutôt que de le laisser à la surface d'un portrait.

CATHERINE PARADIS

récits

MARIE OUELLET

Dedans dehors

Montréal, XYZ éditeur, 2001, 155 pages
Collection « Hiéroglyphe »

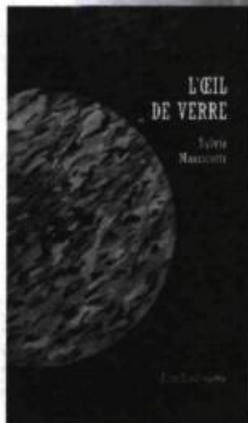
Liée à l'univers du théâtre, Marie Ouellet nous offre une première œuvre narrative. Recueil de plus d'une cinquantaine de très brefs récits, *Dedans dehors* s'ouvre sur une épigraphe d'Anne Hébert, où est annoncée la teinte sinon autobiographique, du moins intimiste de l'ouvrage : « L'imaginaire est fait du noyau même de notre être avec tout ce que la vie, au cours des années, a amassé de joies et de peines, d'amour et de colère [...] ». C'est dans cet esprit de témoignage des expériences personnelles que se situe clairement le recueil (publié dans la collection « Hiéroglyphe », dont le premier titre était le très autobiographique *Brunante*, d'Herménégilde Chiasson). Cependant, la concrétisation du projet est moins heureuse que l'idée même.

Les récits sont autant de vignettes d'une Québécoise habitant Paris. Les particularités de la vie dans la capitale française y sont décrites sans mise à distance ni grand commentaire critique : anecdotes survenues dans le métro, situations cocasses convoquant le mélange des cultures ou gé-

nérées par l'extrême proximité des habitants, us et coutumes des Parisiens... L'enfilade de textes et de circonstances hétéroclites est étourdissante, sans grand profit. Peu à peu, à partir de la deuxième moitié de l'ouvrage, des textes délaissant la description au profit de souvenirs personnels permettent de mieux saisir le profil de la narratrice, féministe contestataire plongée dans la révolution contre-culturelle des années 1970-80. Ce sont d'ailleurs ces récits inscrits dans le contexte québécois, chargés de la mémoire qui se libère, qui sont les plus intéressants : la frénésie simple d'un Paris exploré naïvement est alors un simple cadre pour permettre aux souvenirs de surgir (le texte « Dans une banque » en est probablement une première manifestation, un peu déroutante d'ailleurs par ses repères flous).

Dans une prose peu poétique et très agressive, pleine d'onomatopées, marquée par une syntaxe allégée (on parle en quatrième de couverture d'une « écriture débridée »...), ces récits offrent une promenade divertissante dans des décors parisiens, réunis sous une couverture qui ne nous incite guère à approcher cet objet...

RENÉ AUDET



À vingt-quatre reprises, Sylvie Massicotte braque son œil de verre sur ces êtres en détresse, coupés du monde et incapables de communiquer, pour en tirer autant de portraits saisissants.

poésie

DAVID CANTIN

Le cercle de l'oubli

Éditions du Noroît, Montréal
2001, (n. p.)

Il y a dans *Le cercle de l'oubli* de David Cantin autant de questions que de réponses sur le temps et son histoire. Le poète circule du passé au présent, interroge la présence de la mémoire dans le corps et le rôle de l'absence dans la parole. Écrire, c'est se soustraire à l'épreuve du temps puisque les mots ne sont que les traces d'un passage : « l'oubli questionne la fable de l'être », écrit-il. *Le cercle de l'oubli* marque bien la difficulté à saisir l'instant présent et à lui assurer la pérennité de la mémoire. Petit à petit se perd le sentiment d'avoir été là, d'avoir vécu des moments intenses dont il ne reste plus que le souvenir de l'origine, alors que l'essentiel de l'expérience du temps passé tient dans des fragments imprécis dont le langage n'est qu'une empreinte temporaire.

La poésie de D. Cantin devient tour à tour une manière d'être au monde et une façon de retourner à son corps intérieur, comme s'il fallait à tout coup s'assurer que la mémoire joue bien son rôle et que le cercle de l'oubli n'est pas un trou noir où s'engouffre le passé et creuse « la distance d'exister ». Curieusement, le je lyrique est absent de ces poèmes, le poète préférant la forme plus générale et objectivante du « on » qui, tout en excluant l'énonciateur, l'englobe et le fait participer à sa communauté de lecteurs. D. Cantin a su développer un registre qui lui est propre et surtout il a su reformuler à sa manière des questions vieilles comme le monde, mais qui continuent de nous hanter.

ROGER CHAMBERLAND

ROBERT MELANÇON

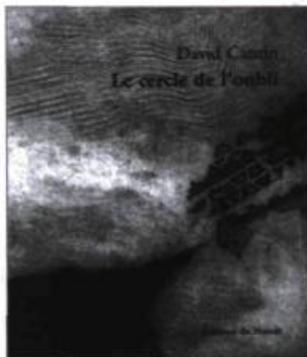
Le dessinateur

Éditions du Noroît, Montréal
2001, 59 pages

J'ai toujours apprécié la poésie de Robert Melançon. Son dépouillement, sa profondeur, son sens de l'image et sa simplicité réservent des moments de ravissement et des instants de réflexion qui se prolongent bien au-delà de la lecture, une fois le recueil refermé. *Le dessinateur*, paru au cœur de l'été aux éditions du Noroît, ne fait pas exception à la règle, à la différence toutefois que le recueil obéit moins aux soucis d'organisation interne et d'uniformité de ton et de thèmes qui prévalaient dans les ouvrages précédents. Poèmes en prose, narration poétique, haïku, poèmes en vers libres sont autant de formes qu'emprunte le poète pour marquer sa relation au monde, aux objets et aux gens qui l'entourent. Oscillant entre le descriptif, le méditatif et le narratif, le poème instaure une manière d'être et de percevoir le réel qui échappe aux formes exsangues de la poésie traditionnelles tout en échappant aux poncifs d'une écriture contemporaine qui, on le sait bien, se nourrit du recyclage des matériaux anciens. Melançon joue avec sa liberté de poète et se laisse porter au gré des petits riens de l'existence qui nourrissent sa sensibilité et renforcent son sentiment d'exister : une pomme verte posée dans une assiette noire acquiert autant d'importance qu'une pensée d'Héraclite. Tel est le pouvoir de ces poèmes que de nous ramener à la dimension immédiatement perceptible de la réalité ambiante. La poésie est un événement qui se tisse au quotidien : inutile de chercher plus loin.

ROGER CHAMBERLAND

*Une pomme verte
posée dans une
assiette noire acquiert
autant d'importance
qu'une pensée
d'Héraclite...*



l'oubli questionne la fable de l'être

LAURE ADLER

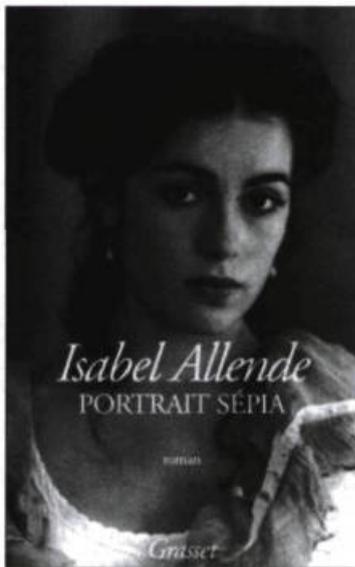
À ce soir

Gallimard, Paris, 2001, 186 pages

Treize, nombre fatidique ! C'est un 13 juillet, en effet, que Rémi meurt. Dix-sept ans plus tard, jour pour jour, la narratrice évite un accident de justesse, frôle la mort. Tout un magma d'inconscient remonte alors à la surface : comment continuer à vivre avec la mort d'un enfant ? Essayer de trouver la mesure entre « ne plus la cacher. Ne plus l'exhiber non plus ». Tel est le propos de *À ce soir*, titre inspiré par une inscription gravée sur le cadran totalement embué de sa montre : la date, elle, demeure pour autant bien visible. Comme surgi de la nuit, le récit détaille les événements entourant la mort de son bébé de neuf mois, enfant précieux et tant aimé, découvert un matin par la nourrice, agonisant. Tout un branle-bas remue ciel et terre pour stopper l'inévitable. L'hôpital, l'urgence illico « où justement rien n'est urgent », le service de réanimation et tout ce qui en découle. Il est facile d'imaginer le sentiment de culpabilité qui érode sournoisement la mère absente qui n'a pas pu sauver son enfant. Le cauchemar égare ni plus ni moins les esprits au point de perturber dramatiquement le quotidien.

Les morceaux d'existence réunis après presque deux décennies et servant à enrayer le malaise toujours présent sont décrits avec une certaine fièvre bien légitime sans verser dans des épanchements excessifs, ni s'aseptiser par ce qu'on pourrait appeler un héroïsme de commande. « Tentative de raccommodement avec le monde », les mots expriment enfin la lourdeur assumée, évacuent quelque peu le traumatisme de la perte de l'enfant qui, la veille du drame, avait eu droit à un « Il sera grand et fort », diagnostic péremptoire du pédiatre. Ici, point de sentimentalisme à outrance, seulement les détails nécessaires, les parcelles de vie éclairantes, les sentiments d'une mère qui partage le combat de la vie avec son fils gravement atteint. À l'évidence, le « Vivre après... Car il y a une suite après la fin... » projette un éclairage sans fard sur les événements qui ont brouillé pour toujours l'aura maternelle.

YVON BELLEMARE



ISABEL ALLENDE

Portrait sépia

Grasset, Paris, 2001, 392 pages

Je me souviens encore de ma première lecture de *La Maison aux esprits* : le talent d'Isabel Allende m'avait laissée complètement ébahie, j'avais l'impression d'être en train de lire du Garcia Marquez. Alors, vous avouerez que pour cette pauvre Allende, la marche est haute maintenant, je lui en demande beaucoup. C'est pour cela que je ne m'extasierai pas sur *Portrait sépia*, son plus récent roman, déjà best-seller comme tout ce que la dame écrit, à ce qu'on dit.

Dans cette énième saga familiale écrite par Allende, on retrouve les ancêtres des personnages de *La Maison aux esprits* (Fayard 1994). Cependant, malgré la présence de beaucoup des éléments propres au réalisme magique, on ne se retrouve pas dans le même univers déroutant et envoûtant. Le récit de la vie d'Aurora del Valle, malgré quelques aspects fantastiques, comme le fantôme du grand-père chinois, et des rebondissements surabondants, s'inscrit tout de même dans un monde très semblable au nôtre.

Aurora, la narratrice du roman, raconte son histoire, d'avant sa naissance jusqu'à l'écriture du livre. Elle n'a gardé de sa petite enfance qu'un cauchemar qui revient sans cesse la hanter, mais, grâce à ses recherches, elle reconstitue la genèse de son existence.

Née à la fin du XIX^e siècle, dans le quartier chinois de San Francisco,

d'une mère à moitié chinoise morte en couches et d'un père enfant gâté d'une riche famille chilienne, Aurora del Valle est élevée par ses grands-parents maternels jusqu'au décès de son grand-père. À ce moment, elle est confiée à Paulina del Valle, sa grand-mère paternelle, qui lui offre tout ce qu'il y a de mieux, mais refuse toujours de lui révéler la véritable identité de ses parents. Lorsque le mari de Paulina meurt, elle part avec Aurora pour un long voyage en Europe avant de rentrer dans son Chili natal. Durant ce voyage, Aurora rencontre l'homme qui deviendra son mari. Mais, une fois installée dans sa nouvelle famille dans un coin perdu du Chili, elle découvre que son mari ne l'aime pas et ne l'aimera jamais. Par amour pour sa belle-mère, elle reste un temps à Calefú mais, n'en pouvant plus, elle rentre à Santiago. C'est là qu'elle réussit à exorciser enfin les cauchemars qui la hantent en reconstituant l'histoire de sa venue au monde et qu'elle connaît enfin l'amour.

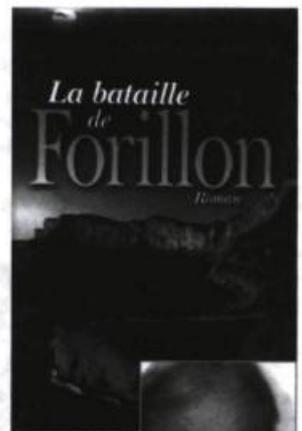
Voilà. Isabel Allende écrit très bien, elle sait vraiment mener un récit et je dois dire que j'ai lu *Portrait sépia* presque d'une traite. Pourtant, je n'ai pas retrouvé la fascination éprouvée à la lecture de *La Maison aux esprits* ni même d'*Eva Luna*, ce qui me déçoit.

NADIA BEAUDOIN

LIONEL BERNIER

La bataille de ForillonFides, Montréal
2001, 561 pages

Avocat, journaliste et professeur, Lionel Bernier fut un acteur important de la « bataille de Forillon » opposant les expropriés de la pointe de Forillon au gouvernement. Aujourd'hui, il prend la plume et se fait romancier afin que chacun se souvienne de cette saga judiciaire sans précédent. À travers des pages émouvantes où la tension est exprimée avec justesse, l'auteur brosse le tableau d'un épisode marquant de l'histoire du Québec, souvent comparé à la déportation des Acadiens.



LIONEL BERNIER

Le 22 juillet 1970, le gouvernement annonce aux 225 familles résidant sur la pointe de Forillon qu'il les exproprie pour faire un parc national. Sans avoir été consultés préalablement, des milliers de villageois reçoivent une lettre leur indiquant que leur « droit d'occupation, d'exploitation et de jouissance des lieux est annulé » et qu'ils ont dix-huit mois pour plier bagage. Engagés par le gouvernement, des experts sont alors chargés d'évaluer les propriétés afin d'attribuer une indemnité aux expropriés. Résultat : les montants accordés aux propriétaires sont dérisoires. Non seulement les experts du gouvernement ont-ils mis de côté l'aspect social, voire humain, de l'expropriation, au profit d'une évaluation strictement commerciale, mais ils ont aussi basé leur indemnité sur la valeur marchande des propriétés. Ainsi, ils n'ont pas tenu compte de ce que ces dernières valaient pour leurs propriétaires et, plus encore, ils n'ont pas considéré ce qu'il en coûterait à ces derniers pour se reloger convenablement.

Archange, un jeune avocat dont les parents et les grands-parents sont touchés par l'expropriation, accepte de défendre les siens, puis décide enfin de plaider la cause d'une centaine d'expropriés. Devant la Régie des services publics, l'avocat s'en prend aux méthodes d'évaluation des experts du gouvernement et revendique une juste indemnité. Un premier pas est franchi lorsque la Régie accorde gain de cause aux expropriés. Non content de la décision du juge Guy Dorion, le gouvernement porte alors le dossier en Cour d'appel où il perd sa cause une se-

conde fois. La victoire est décisive. Le gouvernement devra verser aux expropriés une indemnité basée sur les barèmes adoptés par la Régie puis acceptés par la Cour d'appel. Après cinq ans de lutte acharnée, Archange réussit à vaincre l'immense « machine gouvernementale » et à faire reconnaître les droits de ses semblables.

À travers cette chronique judiciaire, l'auteur n'a rien négligé afin de reconstituer le plus fidèlement possible l'atmosphère de l'époque : dialogues empreints du parler gaspésien, contes et légendes, chansons, etc. Aussi l'auteur a-t-il pris soin d'intégrer des articles de journaux de l'époque où sont commentés les événements de Forillon et quelques extraits des documents judiciaires issus des procès. Divisée en une soixantaine de chapitres, *La bataille de Forillon* s'avère un ouvrage riche en rebondissements et offre un tableau très détaillé des enjeux de cette bataille.

MARINA GIRARDIN

LISE BISSONNETTE
Un lieu approprié

Boréal, Montréal
2001, 199 pages

Le troisième roman de Lise Bissonnette, *Un lieu approprié*, s'inscrit dans la foulée de ses deux précédents, *Marie suivait l'été* (1992) et *Choses crues* (1995), et forme le cycle des Faux-Semblants, apprenons-nous soudainement en consultant la page de garde. Ce volet du triptyque, toujours dédié à Godefroy-M. Cardinal, ramène, sous des formes diverses et à des époques variables, un certain nombre de personnages (Marie, Fatima, François Dubeau...), puis évoque encore l'Éthiopie, où Marie connaîtra un destin tragique, et, bien sûr, Rimbaud – comme chez Jacques Godbout et son *Opération Rimbaud*. Il met en scène Gabrielle Perron, une sociologue, ministre des Affaires culturelles d'un gouvernement indépendantiste du Québec, qui décide de prendre sa retraite tôt dans la quarantaine et de se réfugier dans un logement de la banlieue montréalaise. « Pour elle, si certaine, c'est un lieu approprié. Une alvéole où Gabrielle touche enfin à l'après » (p. 17). L'ex-ministre, désormais libérée de ses obligations politiques et des quémandeurs, renoue avec le cercle de ses amis et connaissances, des petits-

bourgeois comme elle ou des gens un peu hors norme qui vivent des expériences particulières, noue des rapports intimes avec le peintre chargé de repeindre son appartement. Ces rencontres diverses sont prétexte à un portrait critique de la Révolution tranquille, dont la narratrice rend avec une infinie justesse l'atmosphère fébrile, l'ébullition des idées surtout, en une synthèse piquante, un sens aigu de l'observation, un regard vif, bien que détaché en apparence, sur les êtres. Partout, affleure une ironie acidulée, dans un tableau de mœurs qui tourne à la satire sociale et sent son roman à clef avec ses clins d'œil complices et ses sous-entendus à peine voilés, sous la précision impitoyable d'une phrase, d'un commentaire spontané, d'une (im)pertinente réflexion/intrusion d'auteure. Tout cela dans un étalage habituellement discret, parfois appuyé, de culture. La libération personnelle de Gabrielle suivrait-elle le cheminement perturbé d'un pays incertain – dirait Jacques Ferron ? Si tel est le cas, sa fin brutale, dramatique, n'est pas de bon augure.

Ce document sociologique à peine déguisé est écrit dans un style dont les phrases se déroulent en fragments juxtaposés, où se heurtent les indépendantes successives, là où on s'attendrait à des ponctuations fortes au lieu de virgules et qui impriment un rythme, un allant correspondant au mouvement ininterrompu de la pensée. Les traits psychologiques se trouvent renforcés de notations descriptives incisives et pénétrantes, avec un sens aigu de la formule. Bref, un roman-essai remarquable.

GILLES DORION

PATRICIA BITTAR
La lettre d'Égypte

Éditions Pierre Tisseyre, Montréal
2001, 148 pages

Patricia Bittar est un véritable mélange multiculturel. Née au Soudan de parents syro-libanais, elle a ensuite vécu en France avant de venir s'établir au Canada. Ces différentes contrées ont sûrement influencé les lieux et paysages de son premier roman : dans *La lettre d'Égypte*, l'histoire se déroule à Ottawa, Montréal, au Caire et à Alexandrie.

Dès les premières lignes, on est happé par l'intrigue que propose Bittar.



LISE BISSONNETTE

Renée Denis, fonctionnaire à la Commission des réfugiés à Ottawa, reçoit une lettre destinée à sa colocataire, Jacqueline, décédée deux ans auparavant. Cet étrange courrier a été posté en 1981 en Égypte et n'a été délivré que six ans plus tard. Mais le plus surprenant, c'est le message qu'il contient. L'expéditrice, une certaine Sabine, rappelle un événement qui semble avoir bouleversé sa vie à tout jamais. Elle demande pardon à Jacqueline pour un acte qu'on ignore. Intriguée par tout ce mystère, Renée décide de s'informer auprès des meilleurs amis de Jacqueline pour en savoir plus sur cette mystérieuse Sabine. Ceux-ci, ébranlés par la lettre, demandent à Renée de ne pas chercher à en savoir plus. Bien entendu, l'héroïne décide d'agir tout autrement.

Ayant justement besoin de renouveau, Renée abandonne son emploi et s'embarque pour l'Égypte pour éclaircir ce mystère. Elle découvre que Sabine était la meilleure amie de Jacqueline avant que ne survienne un drame terrible. Mais avant d'en arriver à cela, Renée connaît quelques embûches dans ce pays où elle peut difficilement communiquer. Quelques personnages tenteront aussi de la dissuader en l'éloignant de ce qu'elle cherche. Finalement, les réponses à ses questions lui viendront d'une façon qui la surprendra.

La lettre d'Égypte a tout pour être un roman captivant. L'intrigue est bien construite et ce, dès le premier chapitre. Malheureusement, l'histoire palpitante qui nous est présentée au début du roman semble être délaissée peu à peu en cours de route. Quand Patricia Bittar revient finalement à l'intrigue, c'est pour en précipiter la fin qui nous semble bien abrupte. Malgré cela, le roman présente de véritables cartes postales du monde arabe et des villes principales de l'Égypte qui nous changent du pays de neige.

NATHALIE BOUCHARD



PATRICIA BITTAR



CLAUDETTE BOUCHER
Les crimes des moutons
Balzac Éditeur, Montréal
2001, 220 pages

Le second roman de Claudette Boucher, *Les crimes des moutons*, représente une sorte d'hommage à l'auteur de *La comédie humaine*. En fait, on pourrait même aller jusqu'à dire qu'il s'agit d'un pastiche de l'œuvre balzacienne tant le style rappelle celui de l'écrivain français. Ainsi, avec un amour des mots incontestable et des descriptions pointilleuses, Boucher situe l'action de son livre dans une petite ville de province qui voit le cours tranquille de son existence bousculé par la découverte du corps de la jeune May Dollin, puis par le meurtre de Benoît They, enseignant au collège local. En plus d'alimenter les ragots des gens du coin qui trouvent alors un nouveau prétexte pour scruter davantage leurs voisins, plusieurs collègues de They reçoivent des avertissements inspirés des récits balzaciens, messages qui compromettent leur vie personnelle. Afin de démêler toute cette affaire, le patelin fait appel aux services de l'inspecteur Rigobert Sirois qui doit sa finesse et sa rigueur d'analyse à la grande admiration qu'il voue à *La comédie humaine*.

Avec l'immense place qu'occupent les écrits de Balzac, nul besoin de mentionner que toute forme d'aversion pour cette œuvre rendra la lecture des *Crimés des moutons* laborieuse et pénible. Ainsi, qu'il s'agisse de la forme ou du contenu, tous les éléments du roman se rattachent, d'une manière ou d'une autre, à *La comédie humaine*. Par exemple, chaque chapitre décrit un acteur et son univers, en dépeint les vices et les secrets, de sorte que, peu à peu, se dessine une immense fresque du village, comme on le remarque chez Balzac. De même, le texte de Boucher est parsemé de descriptions interminables et de maximes qui ne cadrent pas tout à fait avec l'idée que l'on se fait d'un drame policier. Toutefois, le roman trouve sa force dans la dynamique qui s'installe entre le style éloquent de l'auteure et le mutisme du détective

qui ne parle qu'une seule fois durant toute la durée de son enquête. En définitive, *Les crimes des moutons* de Claudette Boucher accorde une place de premier plan au verbe et à *La comédie humaine* de Balzac et ce, au grand détriment de l'intrigue qui gagnerait à être davantage approfondie.

CAROLINE BERGERON

ROBERT COOVER
La femme de John

Éditions du Seuil, Paris, 2001, 542 pages.

Robert Coover, comme son compatriote B. Udall, vient lui aussi du Middle West américain, de l'Iowa plus précisément. C'est là aussi que se situe l'action de son dernier roman, *La femme de John*, que publie les Éditions du Seuil, et dans lequel l'auteur s'évertue à faire ressortir les vicissitudes, les vilénies et l'hypocrisie de ces gens « riches et célèbres », ou bien pauvres et timorés. John est un homme d'affaires prospère qui règne en roi et maître sur la ville, mais aussi sur la région où sa fortune et sa prospérité en font un modèle pour des bien des gens. Toutefois, John a un « défaut », si on me permet l'expression : celui d'avoir une femme extrêmement belle qui est l'objet de convoitise de la part de tous ceux qui peuvent la fréquenter de près ou de loin. Coover la désigne simplement par l'appellation « la femme de John », d'où le titre, tant son existence semble modelée à celle de son mari. Tous sont amoureux d'elle et essaient de la séduire sans qu'il n'y paraisse, mais doivent jouer d'astuces et se montrer retors afin de nuire aux autres prétendants à défaut de les éliminer.

Ainsi Coover nous brosse une galerie de portraits des habitants de cette petite ville et nous en montre les facettes cachées qui, on s'en doute bien, tourne autour du sexe, du mensonge et de l'hypocrisie. Personne ne sort gagnant de ce jeu d'apparences et tous semblent animés d'intentions malveillantes à un point tel qu'on a peine à croire qu'on ne fera pas de victime. Coover est un écrivain accompli et un maître dans l'art de passer au crible ses personnages. Ainsi, on referme le livre en se demandant lequel pourrait trouver grâce à nos yeux et mériterait de conquérir la femme de John ? Je me le demande encore...

ROGER CHAMBERLAND

NINA BERBEROVA

Les derniers et les premiers

Actes Sud, Arles
2001, 192 pages

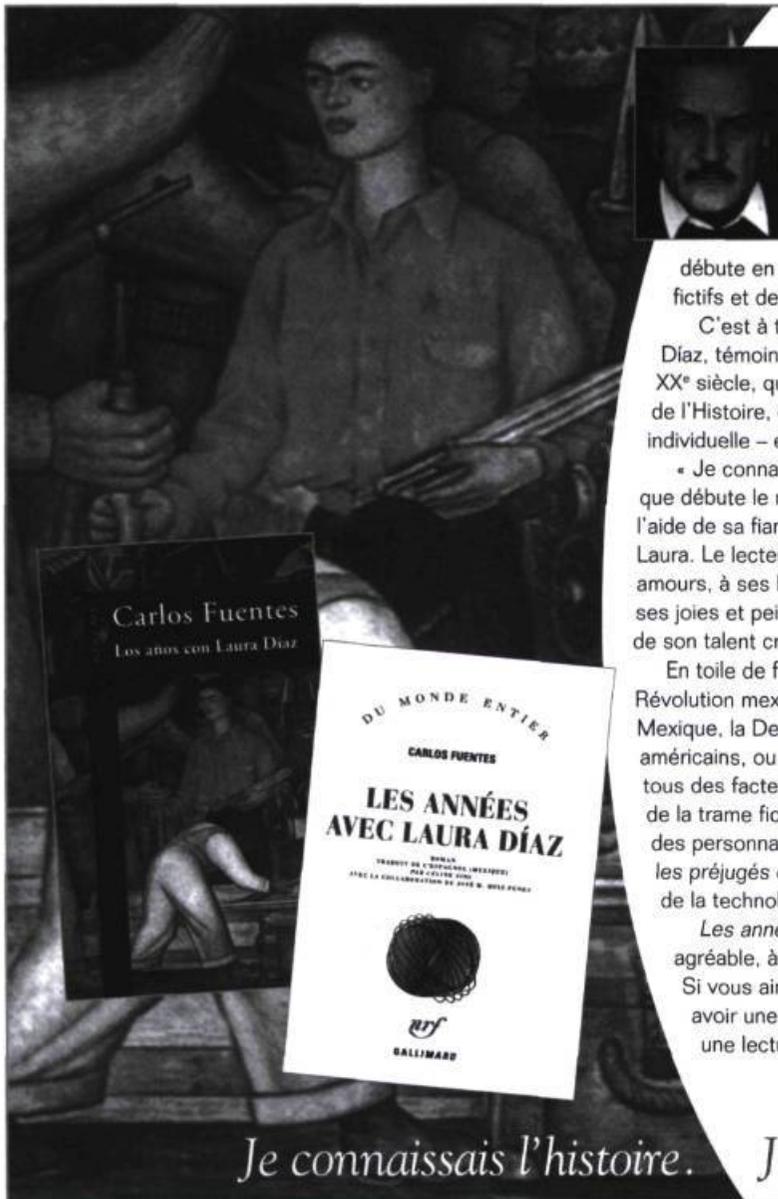
La composante fondamentale de l'œuvre de Berberova est celle du triste destin des émigrés russes. Elle disait d'ailleurs que la Russie était « un patrimoine des destins non réalisés ». Son mari, le poète Vladislav Hodashevitch remarquait : « Les gens, dont les histoires de vie ne sont pas liées à la catastrophe russe, n'intéressent presque pas Berberova ». Ce sont eux les protagonistes du livre *Les derniers et les premiers*. Ce roman a été l'un des premiers romans consacrés à la vie quotidienne des émigrants russes à l'étranger. Il raconte l'histoire de la

famille de Gorbatov qui a quitté Moscou en 1924 et qui habite maintenant en France, dans une ferme située au cœur d'une large vallée du Vaucluse.

Le titre *Les derniers et les premiers* évoque les différences viscérales, autant en ce qui a trait à l'âge qu'au caractère, qui se développent entre les générations. Les derniers, ce sont ceux qui chérissent les souvenirs de la Russie d'autrefois et qui doivent vivre en exil en oubliant le passé, sans savoir à quoi aspirer. Émigrés, pauvres, victimes de destins mutilés et dépourvus d'utilité aux yeux de tous, ils n'arrivent pas à trouver la force intérieure pour s'installer dans un nouveau pays. Pour eux, la Russie est perdue pour toujours alors que la France ne deviendra jamais leur pa-

trie. Ils sont donc condamnés à souffrir, à errer et à mourir : « Je ne dois ni partir ni rester – dit une héroïne du roman –. Il m'est impossible de vivre. Pourtant, je veux vivre, je veux me sauver. Or il se trouve que je ne sais où me fourrer ».

Cependant, parmi les émigrants russes, il y a aussi des gens qui sont capables de surmonter le mauvais sort. Au prix de grands efforts et de travail ardu, ils vivent correctement et même aident les autres à vivre cette situation. Ilya, un jeune homme de 25 ans, est un de ceux-là. Sympathique et intelligent, il ne ménage pas ses forces et sacrifie ses intérêts et sa vie personnelle au profit de son travail. Il fonde de nouvelles entreprises, fait déménager les gens de Paris – où il est



CARLOS FUENTES
Les années avec Laura Díaz
Gallimard, Paris, 2001, 618 pages

Le dernier roman de Carlos Fuentes, *Les années avec Laura Díaz* (basé sur la vie de sa grand-mère paternelle), est une fresque historique qui débute en 1905, dans laquelle se côtoient des personnages fictifs et des personnages réels.

C'est à travers l'histoire d'un personnage attachant, Laura Díaz, témoin des événements nationaux et internationaux du XX^e siècle, que le lecteur est invité à réfléchir sur l'importance de l'Histoire, des arts, de la société, de la politique et de la lutte individuelle – et collective – vers la liberté et la justice.

« Je connaissais l'histoire. J'ignorais la vérité ». C'est ainsi que débute le roman. C'est Santiago, le quatrième du nom, avec l'aide de sa fiancée Endina, qui, au fil des pages, recrée la vie de Laura. Le lecteur a accès à sa vie intime, à ses passions, à ses amours, à ses limitations dans un monde dirigé par les hommes, à ses joies et peines, à ses blessures et, finalement, à la naissance de son talent créateur.

En toile de fond, les événements politiques, tels que la Révolution mexicaine, l'arrivée des républicains espagnols au Mexique, la Deuxième Guerre mondiale, les exilés communistes américains, ou encore le massacre de la place de Tlatelolco, sont tous des facteurs importants qui contribuent à forger, tout au long de la trame fictive, la personnalité de Laura. Puis, incarnés par des personnages clés du récit, les modes, le combat des idées, les préjugés de la société bourgeoise et l'évolution des arts et de la technologie défilent sous les yeux du lecteur.

Les années avec Laura Díaz est un roman de lecture agréable, à la prose est poétique et aux thèmes, intéressants. Si vous aimez les romans historiques et que vous désirez avoir une idée des bouleversements du dernier siècle, voilà une lecture nécessaire.

MARIA ESTEVEZ

Je connaissais l'histoire. J'ignorais la vérité.

presque impossible de trouver un travail – emploi ces russes en exil et, de cette manière, sauve beaucoup de familles d'émigrants d'une mort inévitable. Ilya est un personnage très marquant. Il est adoré et détesté, admiré et envié : « Le voilà, celui-là, le premier d'entre les premiers [...] qui s'est éloigné de nous, de notre génération. Le premier de ceux qui vivent autrement que de la façon dont nous avons jadis vécu. Nous clôturons une époque, ils ouvrent une nouvelle ère. Entre nous, un fossé. »

Un autre thème important du roman est celui du retour des exilés russes en Russie soviétique. Il s'agit d'un fait réel qui a eu lieu sous le règne de Staline dans le but de ne pas permettre aux émigrants de s'installer à l'étranger où ils auraient pu raconter librement la vérité de la terreur stalinienne. Dans le monde entier, il existait beaucoup d'organisations bolcheviks qui s'occupaient de la « chasse » aux Russes exilés. En trichant et en jouant sur la nostalgie, ces organisations faisaient en sorte que les Russes crédules revenaient dans leur patrie où ils étaient tout de suite condamnés à la prison comme « ennemis du peuple ». Nina Berberova est l'une des premières à avoir senti cette pression. C'est aussi de cette vile manipulation dont il est question dans ce roman.

Les derniers et les premiers, paru en 1929, est la première œuvre en prose de Berberova. Bien qu'elle ne soit pas encore au sommet de son art, la romancière nous donne les premières impressions d'une conscience émigrée qui avec les années acquerra la justesse dans le ton et le style qui l'ont rendue célèbre. Malgré ses défauts, ce roman a été apprécié par la critique. Vladimir Nabokov, qui était très avare d'éloges, a même écrit à propos de ce roman : « C'est une littérature de bonne qualité, l'œuvre d'une écrivaine authentique ».

IOULIA KOKLAGUINA

*De là la tonalité
grinçante, noire,
chirurgicalement
incisive : la vérité crue
fait mal.*

PIERRETTE FLEUTIAUX

***Des phrases courtes,
ma chérie***

Actes Sud/Leméac, Arles/Montréal
2001. 224 pages

Constaté jour après jour les effets irréversibles du vieillissement chez ses parents, chez sa mère en particulier, oblige inévitablement une prise de conscience qui ressasse le passé, hypothèque le futur et, surtout, déstabilise le présent. *Des phrases courtes, ma chérie* brosse quelques tableaux, les uns plus dérangeants que les autres, représentant la mère de la narratrice « prise en charge » dans une maison de retraite « anodine, fleurie, presque agréable ». Les différents thèmes abordés décrivent les habitués de ces lieux : les dames jouent de la canne pour se faire une place, le personnel de la direction veille au standing de l'établissement, le gérontologue rassure, la coiffeuse uniformise les têtes et, l'évidence saute aux yeux, le monsieur des pompes funèbres « totalement aimable » dégage l'assurance du travail bien fait, le dernier s'entend ! La vie à « l'intérieur » s'efforce de calquer celle de « l'extérieur » où les passions, les désirs, la coquetterie, tout ce qui fait « normal », connaissent ici leur ultime vitalité. Les rapports humains vécus dans la maison de retraite, les comportements de la mère envers celle qui est toujours sa petite



filles, les exigences de cette période de l'existence pour les proches aux premières lignes forment une fresque peu réjouissante.

Ne cherchez pas des regards mouillés ou des sentiments exacerbés devant les têtes blanches ou dégrainées, le soi-disant « âge d'or » — terminologie affectuonnée par les euphorisantes sociétés affolées par le vieillissement et par la mort comme corollaire. L'auteure rêve toujours des rapports idéaux entretenus avec sa mère certes, mais en même temps elle formule la réalité sans détour des sept années passées « pour accompagner la sortie de la vie de sa mère ». De là la tonalité grinçante, noire, chirurgicalement incisive : la vérité crue fait mal. Décrire cette sorte de tombée de rideau ne se fait pas aisément : trouver le mot juste, traduire les sentiments ambivalents, explorer les dédales de l'inconscient tourmentent la fille écrivaine. Le produit fini en est enrichi et indéniablement instructif.

YVON BELLEMARE

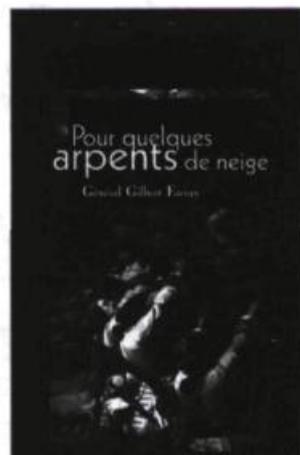
GÉNÉRAL

GILBERT FORRAY

***Pour quelques
arpents de neige***

Apoline, Paris

2000. 265 pages



Passionné d'histoire, le général Gilbert Forray a consacré plusieurs années de recherches à la reconstitution des événements ayant conduit la Nouvelle-France à sa perte. Avec *Pour quelques arpents de neige*, non seulement l'auteur ressuscite-t-il les hommes et les femmes du Régime français, mais il fait aussi revivre les personnalités qui signèrent l'histoire du XVIII^e siècle, notamment Louis XV, Frédéric II de Prusse, le maréchal de Saxe et Montcalm.

À travers le destin de deux personnages fictifs, à savoir Louis-Antoine et Thomas d'Oraigny, l'auteur brosse le tableau d'une aventure exceptionnelle, celle des êtres qui nourrissaient l'espoir d'une Amérique française. De Louisbourg à Fontenoy, de New York à Maastricht, de Québec à Versailles, les deux jeunes héros se livrent avec

fougue et acharnement aux batailles tant militaires que diplomatiques qui doivent décider du sort du Canada.

Selon l'auteur, quatre principales causes peuvent expliquer le déclin de la Nouvelle-France : la cécité, voire la corruption, des responsables, le climat, la démographie et le hasard. Sourde à la menace anglaise qui pesait sur la Nouvelle-France, la mère patrie a négligé la protection d'un territoire qui, pour les élites, ne constituait qu'un amas de terres stériles, « habitées par des barbares, des ours et des castors ». Ensuite, condamnant les habitants à la rigueur de la neige et des glaces, le climat a nuï à l'émigration des Français. « Le déséquilibre démographique entre les soixante-dix mille habitants de la Nouvelle-France et le million trois cent cinquante mille de la Nouvelle-Angleterre devint, d'une façon ou d'une autre, décisif ». Enfin, c'est le hasard qui a arrêté Jacques Cartier à quelques milles de New York, libre de glace à l'année. Si la France avait considéré ce site, elle se serait vue détenir la clef du Canada, voire celle de l'Amérique du Nord. L'auteur conclut son roman en mentionnant qu'il a manqué à la France, « au moment où le destin se prononçait, des hommes de génie et un grand dessein ».

Se déroulant sur une quinzaine d'années, *Pour quelques arpents de neige* donne à voir en simultané deux combats : celui de la mère patrie à la défense de son territoire et celui des Canadiens à la défense du leur. Exempt de partisanerie, le roman cherche moins à amener le lecteur à prendre position qu'à exposer les enjeux qui, tant du côté français qu'anglais, expliquent l'avènement du Régime britannique sur le territoire canadien.

MARINA GIRARDIN

MAURICE HENRIE
Une ville lointaine

L'instant même, Québec
2001, 292 pages

En avez-vous assez de l'engrenage de la routine, de l'inconfort de l'ennui, de l'indifférence de votre entourage ? Il faut faire comme Antoine Désabrais et fuir, fuir, sans préavis, et surtout sans désir de retour, confortablement installé dans un train qui file à vive allure vers une ville inconnue, dont d'ailleurs personne ne revient, ou presque. C'est ce que suggère le deuxième roman – son huitième ouvrage, dont quatre recueils de nouvelles – de Maurice Henrie, *Une ville lointaine*. Plusieurs autres tentent la même expérience et se retrouvent dans la même situation, eux qui sont partis d'une petite ville insignifiante, nommée, ironie du terme, L'Espérance, pour converger vers Escanaba, sise à plus de 4 000 kilomètres de distance. Cherchent-ils tous la même chose, tentent-ils de fuir l'indifférence des proches, la torture de la solitude ? A-t-on affaire à « un cauchemar collectif » (p. 52), vu que tous se sentent piégés et dans leur angoisse et dans leur recherche, contraints d'errer et de tourner toujours en rond sans espoir véritable de retrouver les leurs dans un espace qui se révèle de plus en plus inaccessible ? Cette ville existe-t-elle vraiment ? Où aboutira leur recherche ?

Par « [u]ne coïncidence invraisemblable » (p. 116), plusieurs personnages portent le même prénom, ce qui enroule les chercheurs – et le lecteur – dans une trame quasi inextricable. Le temps s'en mêle, qui semble parfois se figer, parfois s'étirer lentement, parfois se répéter dans les mêmes parcours de l'espace, lui-même inexplicablement dédoublé, ce qui ajoute à la confusion, au doute, ou à une attitude résignée. Odette, la femme de Désabrais, se sent « prisonnière non pas d'un labyrinthe, mais d'un entonnoir » (p. 289), comme les autres qu'elle a entraînés dans sa quête. Sa réflexion l'amène à s'interroger sur « l'incohérence et [...] l'horreur de cette terre » (p. 285). L'absurde le plus déroutant côtoie l'incompréhension la plus troublante dans ce roman qui puise au fantastique et dont l'écriture en spirale offre un captivant modèle de suspense.

GILLES DORION

GÉRARD ÉTIENNE
Vous n'êtes pas seul

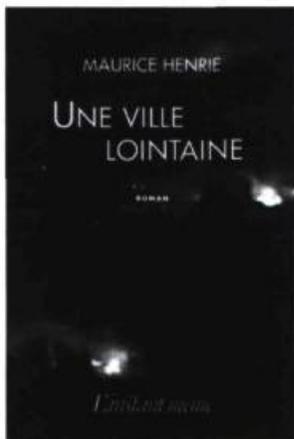
Balzac éditeur, Montréal, Paris
2001, 120 pages
Collection « Autres Rives »

Vingtième œuvre de Gérard Étienne depuis ses premières publications en Haïti, *Vous n'êtes pas seul* allie la violence des images du *Nègre crucifié* à la subtilité de *La romance en do mineur de Maître Clo*.

Les cinq premiers chapitres permettent de brèves incursions dans la vie de chacun des personnages : Jacques, le clochard noir évadé du centre hospitalier où il est emprisonné comme « fou dangereux » et qui démontre pourtant une lucidité dérangeante ; Carmen, la lesbienne inavouée prête à risquer sa vie et sa réputation pour purifier la race blanche ; Marie-France, l'amie de Carmen, qu'elle confronte et révèle en même temps ; et Pierre, l'un des nombreux amants de Marie-France, qui incarne les pulsions assassines et génocides des racistes depuis que sa nièce s'est fait enlever par des Noirs.

Le sixième et dernier chapitre, beaucoup plus long, piège les personnages dans l'appartement de Carmen au cours d'une tempête interminable. Les tentatives de Carmen pour sauver le corps gelé et inanimé de Jacques touchent la survie physique de l'inconnu mais aussi, et peut-être surtout, le salut mental de l'homme et de Carmen elle-même.

Soumis à la barbarie des miliciens tortionnaires de son pays d'origine qui ont sauvagement violé et assassiné les membres de sa famille devant ses yeux, et coupable de la dénonciation de son frère révolutionnaire, Jacques est enfermé dans un univers de cauchemars, de solitude extrême et de désir de vengeance contre lui-même et contre les hommes. Sa conversation avec Carmen, l'hostilité exprimée par Marie-France et les attaques hargneuses de Pierre soulèvent la question du racisme sous toutes ses formes, bien sûr, mais aussi celles de la lâcheté, de la culpabilité, de la possibilité de trouver la miséricorde dans la souffrance lorsque l'on a été bourreau ou victime impuissante. Chacun des personnages est traqué par une rage intérieure aliénante qui se transforme en voie de libération grâce aux relations humaines qui se tissent au cours du huis clos forcé.



Les dialogues, dont la virulence croît au fil des chapitres et des confessions, sont marqués par la sensibilité déchirée des personnages, par leur culpabilité enfin avouée, par leur bestialité parfois, par la riche complexité de leur conscience et par l'instinct poétique de l'auteur. Étienne évite les procédés dialectiques simplistes entre Blancs et Noirs et entre femmes et hommes. Il dépeint ses personnages avec les mêmes couleurs criantes et indélébiles qu'il avait utilisées pour créer son « nègre crucifié » et sa « femme muette ». Les personnages, comme les histoires atroces qu'ils racontent, sont construits de façon à rester gravés dans la mémoire de qui-conque les apprivoise. Gérard Étienne a le don d'engendrer des personnages auxquels on a le goût de redonner la vie.

NATHALIE COURCY

MICHEL HOUELLEBECQ

Plateforme

Flammarion, Paris, 2001, 370 pages

Plateforme est d'une lecture agréable dans son ensemble, probablement plus accessible que *Les particules élémentaires*, ce roman crucial paru en 1998. Si l'écriture gagne en dépouillement, le propos blesse davantage dès lors que l'amour, celui qui « sanctifie » et mène à la plénitude, est convoqué. Attaque carabinée contre l'islam, traité de misogynie, ode au tourisme sexuel ? Gare aux *houellebecqophobes* ! L'auteur frappe fort par moments, mais il ne s'agit pas d'un *Mein Kampf II*. Restent au cœur quelques hoquets...

À la suite de l'assassinat de son père qu'il affronte avec un inquiet détachement, Michel, cet employé du ministère de la Culture qui nourrit le sentiment de flotter en dehors de la vie, se paie une excursion de groupe *Tropic Thai*. Les prostituées Oôn et Sin le confortent certes dans son penchant pour les Asiatiques, mais il y a plus. De Bangkok à Koh Phi Phi, ses partenaires de voyage, d'un couple de bouchers retraités à Robert le mathématicien revenu de tout, forment un aréopage fascinant. Alors que des clans se forment, que des morales se dressent, que les rapports hommes/femmes et l'exploitation du tiers-monde sont passés au crible, Michel demeure relativement froid, partageant

son temps entre le Pussy Paradise, Auguste Comte et des réflexions sociologiques d'une justesse souvent angoissante. Intervient heureusement Valérie, une consœur de tour. Comme les héros d'*Extension du domaine de la lutte* et des *Particules*, Michel souffre d'une formidable inaptitude à communiquer. De la Thaïlande, il ne revient qu'avec le numéro de téléphone de la femme et une étonnante pudeur, mais il suffit d'un appel pour que tout bascule. La rencontre est foudroyante, une relation sérieuse naît qui mène l'homme à une conscience inédite : « Bien sûr, il y a différentes choses, toute une série de problèmes inévitables, le déclin et la mort, bien sûr. Pourtant, en souvenir de ces quelques mois, je peux en témoigner : je sais que le bonheur existe ». Oui, une respiration salutaire s'offre ici. Aussi minimes en soient les chances, la félicité affective est possible...

Et la vie doit continuer. Valérie, qui travaille pour Nouvelles Frontières, suit son collègue Jean-Yves qui se voit offrir une mission cruciale par Aurore, une agence en perte de vitesse. Lassé des artistes contemporains, Michel s'intéresse à l'affaire et propose le concept pimenté des excursions « Eldorado Aphrodite » : Aurore file vers une renversante redynamisation. Tout va pour le mieux, le trio est en Thaïlande pour l'ouverture d'un village vacancier lorsque le drame survient : un attentat terroriste musulman emporte Valérie. Viennent la catatonie et la haine, mais c'est ultimement la résignation qui triomphera. Il faut lire *Plateforme* pour en goûter la douloureuse dualité, cette friction entre une écriture désabusée et la tendresse qui s'y faufile. Il faut y découvrir la résurgence sentimentale de Jean-Yves cocufié par sa femme Audrey, une sado-masochiste qui enfonce des hameçons dans le scrotum de ses victimes. Il faut aussi croiser tous ces pathétiques personnages secondaires, du sociologue des comportements Lindsay Lagarrigue à l'artiste *trash* Bertrand Bredane.

Reconduisant depuis *Extension* un pessimisme intégral, Houellebecq mène un combat acharné contre les silences convenus, et il est difficile d'en sortir indemne. « Les mots sont sous la responsabilité de l'ensemble de la société », écrivait-il dans *Rester vivant*. 11 septembre 2001, mondialisation des marchés, shopping sexuel

sur Internet, violences civiles accrues ; allongez la liste jusqu'au vertige. Les solutions se raréfient et, comme Michel et Valérie, nos bonheurs, parce que toujours passibles de fins abruptes, sont des plats à manger intensément.

PATRICK ROY

ALBERTO MANGUEL

Stevenson sous les palmiers

Actes sud/Leméac, Paris/Montréal

2001, 88 pages

Collection « Un endroit où aller »

On connaît Alberto Manguel surtout depuis la parution de son magnifique essai intitulé *Une histoire de la lecture*, somme incomparable où la sensibilité le dispute à la rigueur et à l'érudition. Depuis, chaque ouvrage de l'auteur d'origine argentine installé en France est salué à juste titre par la critique, inconditionnelle. Que ce soit dans ses essais ou dans ses récits, Manguel aime faire des écrivains, ces faiseurs de fiction, des personnages à leur tour. Dans *Stevenson sous les palmiers*, récit très bref, il s'inspire de la vie (et surtout de la fin) d'un de ses auteurs fétiches : Robert Louis Stevenson, l'auteur du célèbre *Cas du Docteur Jekyll et de Mister Hyde*, ouvrage qui, avant même que Freud n'ait entièrement formalisé sa théorie de la psyché humaine, postulait l'existence de forces maléfiques incontrôlables chez l'être humain, qui abrite ainsi un combat entre soi et l'Autre, entre le Bien et le Mal. Or, voilà que, grâce à l'imagination de Manguel, Stevenson rencontrera son double, quelques jours avant qu'une hémorragie cérébrale ne l'emporte, à quarante-quatre ans.

Victime d'une fragile constitution qui le pousse à rechercher des ciex plus cléments, Stevenson quittera très jeune son humide et froide Écosse natale. Après avoir beaucoup voyagé, il s'installe à demeure aux Îles Samoa avec ses proches. Un soir, au cours d'une marche solitaire sur la plage, Stevenson rencontre Baker, un missionnaire venu effectuer un recensement pour le compte de la Société Missionnaire d'Édimbourg. Quelques mots sont échangés avec le missionnaire, dont les traits ne lui apparaissent pas clairement, au cours desquels Stevenson aura d'abord le bonheur de reconnaître l'accent écossais. Mais, alors que se poursuit la conversation,

les propos de Baker se dévoilent comme ceux d'une âme rigoriste, jugeant sévèrement les mœurs débridées que le climat tropical permet et favorise. Quelques jours après cette singulière rencontre, des événements d'une grande violence auront lieu dans l'île : une jeune fille à peine pubère sera violée puis tuée dans la montagne et un incendie d'origine criminelle aura lieu au saloon, qui emportera tous les consommateurs ainsi que les prostituées qui y travaillent. De ces deux crimes, Stevenson sera suspecté : parce qu'on retrouve un chapeau comme le sien dans la montagne ; parce que, lors d'une fête, quelque temps avant le meurtre, un désir violent et sauvage avait envahi Stevenson à la vue de la jeune victime ; parce que les jouisseurs présents au saloon ne peuvent qu'être hais d'un homme que la santé défaillante force à la modération.

Encore une fois, Manguel rend le plus bel hommage qui soit à la littérature, livrant au lecteur, dans *Stevenson sous les palmiers*, sa vérité sur un auteur, vérité accessible davantage par le biais de la fiction que par la simple description de la réalité. Manguel propose aussi, par l'entremise de ce récit, une réflexion morale, bien sûr, sur la littérature et son rôle, mais également, et surtout, une réflexion esthétique.

DOMINIQUE THIBAUT

SYLVAIN MEUNIER
**Meurtre au bon dieu
qui danse le twist**

Vents d'ouest, Hull
2000, 198 pages

Le décor de ce roman policier est celui d'un collège pour garçons au début des années soixante. Dans ce milieu fermé, où le libertinage côtoie la stricte autorité, un malaise règne. Tous les personnages ont un secret à cacher. Des adolescents qui découvrent leur sexualité entre eux aux adolescents qui volent ou qui jouent illégalement au poker, du professeur de biologie un peu voyeur au préfet de discipline du collège plutôt pervers, le mal est partout entre les murs du Collège des Saints-Anges. Nil Baribeau, un vieux policier ayant poursuivi naguère des études dans cette institution scolaire, est désigné pour mener une enquête dans cet antre. Trudeau, un

étudiant issu d'une famille riche et influente, s'est écroulé un matin au réfectoire. On soupçonne qu'il s'agit d'un empoisonnement et plusieurs étudiants sont suspectés d'avoir commis le meurtre. Au fil des pages, on découvre non seulement les mobiles qui auraient pu pousser plusieurs jeunes hommes à se laisser tenter par le crime, mais surtout les secrets et les vices des personnages. La forme même du roman, œuvre construite de manière à ce qu'un chapitre traite des « habitants » du collège et que le suivant s'intéresse davantage à l'enquêteur Baribeau, met en lumière l'effet pernicieux du collège. Même les anciens étudiants, tels Baribeau et le père de Trudeau, ne peuvent trouver la paix dans leur vie et se retrouvent à nouveau mêlés au vice qui sévit au collège. L'habitude de tenir cachées les choses empoisonne toujours leur existence. Il n'existe qu'une seule façon de se libérer de tout ce mal, c'est de quitter le plus tôt possible cette atmosphère pernicieuse avant qu'elle n'ait à jamais ravagé sa victime.

Dans ce sixième roman de l'auteur, on assiste à une contagion du mal. Rien n'est jamais aussi simple qu'il n'y paraît tout d'abord ; tout est toujours tu, caché, enfoui. Avec une écriture très simple, dépouillée, presque naïve, Sylvain Meunier crée des personnages typés qui servent son propos. Le suspense créé par le meurtre n'est peut-être pas aussi trépidant que celui d'autres romans policiers, mais l'atmosphère du collège, parfois loufoque, parfois étouffante, suscite une lecture plaisante.

MANON PLANTE

ANDRÉE A. MICHAUD
Le ravisement

L'Instant même, Québec
2001, 215 pages

J'ai toujours aimé les romans d'Andrée A. Michaud ; ses derniers titres plus que les premiers. *Le ravisement*, que publie les éditions l'Instant même de Québec, m'a ravi – pour faire un mauvais jeu de mots ! – plus encore que les précédents. Cette écriture se déploie dans le temps et dans l'espace, interroge la nature des choses, des objets et des gens et ne laisse rien en plan comme si tous les éléments d'un roman avaient la même

valeur. Et que dire de cette structure romanesque, complexe à souhait, qui fait s'entrecroiser un univers fantastique et un monde intérieur où la folie pèse, comme une épée de Damoclès, sur cette jeune femme partie chercher un peu de calme dans les Bois noirs pour se retrouver en maison de repos suite à la disparition d'une jeune fille. Dix ans plus tard, une autre disparition, aussi étrange que la première, ramène un inspecteur de police dans ces lieux qui, à son tour, investigate ces étranges Bois noirs en espérant percer le mystère de ces enlèvements. Il y découvre des êtres aussi attachants que singuliers dont il a l'impression d'avoir percé le mystère, mais qui se révèlent fuyants et insaisissables.

Ces deux récits, celui de la jeune femme et celui du policier, scellent l'énigme de ce roman sans que nous ne sachions s'il s'agit de fabulation ou d'une histoire dont on serait parvenu à dénouer l'écheveau. Au lecteur de se faire une idée, mais chose certaine on ne pourra jamais affirmer que nous baignons dans l'évidence de la résolution de ces disparitions, pas plus que nous aurons saisi la véritable nature de ces personnages. La force d'Andrée A. Michaud tient dans sa manière de créer une tension dramatique grâce à la description et à la quête introspective qu'elle développe à partir d'éléments pourtant simples et sans conséquence. Un papillon collé à la fenêtre devient ainsi un objet de ravissement pour celle qui sait l'observer comme s'il contenait une portion d'univers : « Longtemps je l'ai observé, hésitant à aller le chercher pour le mettre à l'abri de la pluie et du vent, et me demandant s'il n'était pas préférable de le laisser à son destin. Qu'arriverait-il si j'intervenais, quelle infinie série de hasards romprais-je ainsi ? Serais-je à l'origine d'une descendance qui nous envahirait un jour, et n'était-il pas souhaitable que l'homme fût envahi ? ». Cette métaphore du papillon correspond à celle du roman qui, en bout de ligne, apparaît comme l'illustration possible de la théorie du chaos : à savoir qu'un événement quelconque peut avoir des répercussions insoupçonnables et une ampleur inouïe sans que personne n'ait pu le prédire. Tel est *Le ravisement* : un roman dense, à l'écriture fouillée et travaillée dont on ne peut mesurer les effets qu'une fois le livre refermé. J'apprends, au moment

d'aller sous presse, qu'Andrée A. Michaud a remporté le Prix du Gouverneur-général pour son roman, un honneur amplement mérité : un effet du ravissement sur les membres du jury ?

ROGER CHAMBERLAND

GHISLAIN RICHER

Meurtre sur le campus

Les éditions JCL, Chicoutimi

2001, 264 pages

François Faggione et Lambert Fortin sont tous deux professeurs de droit à l'Université de Greenbrooke. L'un est retraité et respecté alors que le second n'est qu'un « simple » chargé de cours un peu naïf à la Faculté d'administration où il enseigne le Droit des affaires. Ces deux comparses sont mandatés par le recteur de l'institution afin de faire la lumière sur la mort de leur collègue Jean Couture, qui dirigeait, avant son décès, la Fondation de la Faculté de droit.

On aurait pu facilement et rapidement conclure au suicide, hypothèse toutefois difficile à soutenir lorsqu'on ne retrouve pas d'arme sur les lieux du crime. Ainsi débute l'enquête où les indices s'accumulent grâce aux efforts de deux professeurs, aidés par l'inspecteur Rock Marchand, superbement arrogant, mais peu brillant.

L'enquête permet entre autres choses de découvrir que Couture était sur le point de mettre à jour une fraude impliquant les haut gestionnaires de la Fondation. La caisse n'est pas complètement vide, mais quelqu'un, quelque part en a en tiré profit. Est-ce là le motif qui aurait poussé ce quelqu'un à assassiner Couture ? Ce serait trop vite oublier la veuve de ce dernier qui touchera une belle prime d'assurances si la police conclut au meurtre. Bref, à qui ce meurtre a-t-il le plus profité ? Parions qu'avec la sagesse du vieux Faggione, la naïveté du narrateur Fortin et la débilite légèrement profonde de Marchand, on aura tôt fait de découvrir le pot aux roses.

Autant on peut être déçu par ce que l'on annonçait comme un polar bien ficelé, autant on est amusé par les colorés personnages que Ghislain Richer nous propose dans son premier roman, *Meurtre sur le campus*. On est déçu, tout d'abord, par les clichés plus qu'évidents qu'on y retrouve. Dans les romans policiers québécois, rares sont

les inspecteurs dignes de ce titre, comme si un policier ne pouvait pas être, à l'occasion, un peu intelligent. Et que dire lorsqu'on affuble celui-ci d'un imperméable beige et d'un chapeau et qu'on lui pend une cigarette au bec ? Le personnage prend alors des allures de Colombo, l'intelligence et la ruse en moins. Il nous serait aussi permis de douter que des professeurs de droit soient chargés d'une enquête où les policiers tiennent un rôle secondaire. Heureusement, l'humour de Richer ainsi que son habile maniement de la plume nous ramènent à de meilleurs sentiments. Histoire simple pour ceux qui ne veulent pas se casser la tête !

MARC-ANDRÉ BOVIN

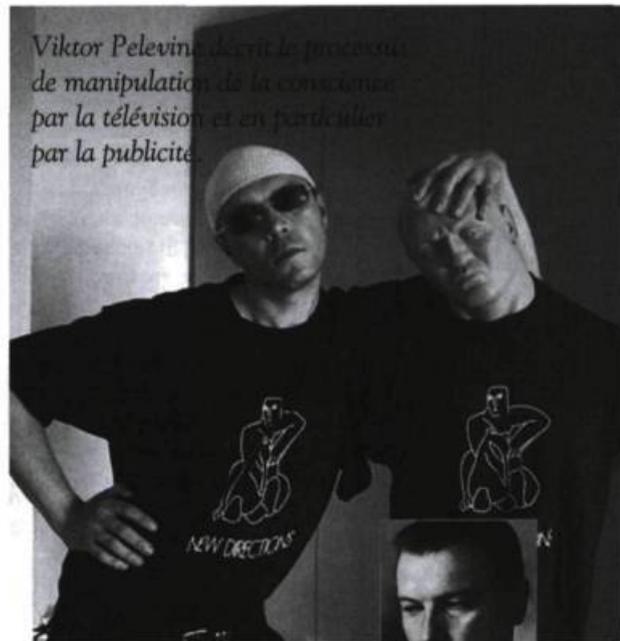
VIKTOR PELEVINE

Homo Zapiens

Seuil, Paris, 2001, 313 pages

Le roman de Viktor Pelevine, *Homo Zapiens*, est paru en 1998 en Russie et fut un succès instantané. Dans le métro de Moscou, il était possible de voir quotidiennement de jeunes gens feuilletant un livre qui ne manquait d'attirer notre attention. Sur la couverture de la première édition russe, c'est le révolutionnaire Che Guevara arborant le sigle de Nike sur un fond rempli de sigles de Pepsi qui devenait objet de marketing. Mondialisation... ou plutôt américanisation oblige ! D'ailleurs dans la version originale russe, ce livre s'appelait *Génération II*. (Dans l'alphabet russe la lettre П correspond à la lettre P dans l'alphabet latin.) C'est la lettre initiale du mot Pepsi. Ainsi, le titre du livre est en quelque sorte un hybride de la langue anglaise et de la langue russe, ce qui n'est pas dépourvu d'un sens symbolique.

L'action principale du roman se déroule en Russie post-soviétique et plus particulièrement à Moscou. Le protagoniste qui porte un nom exotique, en l'occurrence Babylen, est un représentant typique de la jeunesse des années 1990. Après la chute de l'URSS et l'écroulement du mythe soviétique, Babylen se retrouve dans un pays où tout a changé : le régime politique, les valeurs, le mode de pensée, la foi... Maintenant, il vit dans un pays où les poètes composent des slogans publicitaires, où les anciens communistes se métamorphosent en homme d'affaires et où la police corrompue se



comporte comme des bandits. Cette nouvelle société emprunte à la fois au communisme et au système occidental. Les éléments constitutifs de ces deux systèmes se superposent à la réalité, à la mentalité et au peuple russes. C'est dans ces conditions instables, toujours en proie aux changements radicaux, que doit vivre, voire survivre, le poète Babylen Tatarski. Le roman raconte donc son ascension spirituelle et professionnelle effrénée au sommet de l'échelle sociale, au sommet de cette Tour de Babel.

Malgré plusieurs déplacements et rencontres, dont chacune change le cours de la vie autrefois paisible du protagoniste, l'action joue un rôle secondaire. L'auteur décrit plutôt le processus de manipulation de la conscience par la télévision et en particulier par la publicité. Pelevine affirme que la télévision détruit petit à petit l'individu : « voilà pourquoi la fin du monde sur laquelle les chrétiens ont tant spéculé [...] ne présentera strictement aucun danger : ceux qu'elle pourrait menacer ont d'ores et déjà disparu. Le jugement dernier sera tout simplement une émission de télé ».

Le thème de la mort est très présent dans le roman : ainsi, un personnage tout juste apparu dans un chapitre se voit mourir au suivant, comme s'il n'était qu'un vulgaire accessoire. L'agitation quotidienne efface le caractère tragique de la mort, ce qui souligne l'absurdité de l'existence et la perte des valeurs humaines les plus rudimentaires.



VIKTOR PELEVINE

Pelevine nous présente trois mondes qui s'entrecoupent : la réalité du monde post-soviétique, un monde mythique et un monde halluciné, provoqué par la consommation de drogues. Le héros se promène librement dans ces trois mondes rendant l'affabulation du roman plutôt complexe et inattendue. Dans son ensemble, le langage de l'auteur est assez simple et fréquemment identique au jargon contemporain de la rue, surtout en ce qui a trait aux dialogues. L'auteur se réclame de l'école des Tchekov, Boulgakov et Platonov et a exprimé, à plusieurs reprises, de vives critiques aux auteurs russes contemporains qui, selon lui, orientent à outrance leur écriture vers un postmodernisme qu'il juge désuet.

Viktor Pelevine est surtout lu et apprécié par les jeunes. Il est sûrement l'auteur le plus connu en ce moment en Russie et commence à attirer l'attention du lecteur occidental. Il n'a pas encore 40 ans et pourtant, il a déjà écrit plusieurs livres, la plupart traduits dans plusieurs langues, obtenu plusieurs prix littéraires et a beaucoup aidé à orienter la littérature russe vers le XXI^e siècle. *Homo Zapiens* présente un intérêt pour saisir l'évolution complexe du nouveau roman en Russie.

IOULIA KOKLIAGUINA

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT

La part de l'autre

Albin Michel, Paris
2001, 492 pages

Il est rare qu'un auteur touche à plus d'un genre, comme É.-E. Schmitt, dont les pièces de théâtre (les *Variations énigmatiques*, par exemple) sont plus connues encore que ses romans (*La secte des égoïstes*, 1994). Malgré le succès en librairie de *L'Évangile selon Pilate* (2000), je crains que ce nouveau roman, trop volumineux, ne puisse satisfaire les lecteurs de Schmitt.

La thèse de départ reprend la vieille question « Que serait devenu le monde si le nez de Cléopâtre avait été un peu plus long ? », la transformant en « Que serait devenu le monde si Hitler n'avait pas été recalé à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne », le 8 octobre 1908 ? Schmitt nous montre deux images de Hitler : celle du peintre talentueux ; ensuite celle du mons-

tre et de ses folies, le dictateur. L'un finira ses jours en Californie, en 1970, tandis que l'autre... nous connaissons son sort. Selon Schmitt, sans le dictateur-peintre-raté, l'Allemagne aurait fait marcher le premier homme sur la lune, elle serait devenue la puissance mondiale. L'autre Hitler — que Schmitt distingue en ne l'appelant que « Adolf H. », comme si le nom de famille était trop immonde pour un artiste — se posera sa vie durant des questions sur son art, et vivra heureux avec sa femme juive. Et reste ouverte la question à savoir si la République de Weimar aurait engendré une véritable démocratie en Allemagne. Il semble que oui.

Après ce 8 octobre 1908, Adolf H. et Adolf Hitler se séparent, même s'ils gardent encore quelques traits en commun, pour ne plus rien partager dès que l'un s'est installé d'abord à Paris, dans les années 1920, puis à Berlin où il enseigne la peinture, et que l'autre choisit Munich, puis Berlin : trois villes où la culture et les arts jouent des rôles de premier plan.

Adolf H. aime les femmes, tandis que l'autre, nous ne le savons que trop bien, les méprise, même la jolie Eva Braun, à qui il préférerait sa chienne Blondi. Adolf H., le « bon » Hitler, reçu à l'Académie, s'évanouissait chaque fois devant un modèle féminin nu. Pour échapper aux railleries de ses camarades et du modèle, il fait appel à son médecin, qui l'amène chez un éminent spécialiste des comportements névrotiques. On l'aura deviné : Adolf H. rencontre Sigmund Freud, qui le guérit en trois séances. Cet épisode est absolument hilarant, peut-être le plus réussi du livre entier. Nous voyons un Adolf vaguement boutonneux, complexé, qui règle son complexe d'Œdipe sous le froid regard du père de la psychanalyse. Dès lors, Adolf H. ne vit que des

histoires d'amour passionnées, passionnantes, surtout avec sa femme juive ; son beau-père est un des sionistes allemands les plus en vue ; plus tard, quand il aura cessé de peindre, ses tableaux se vendront à des prix astronomiques auprès des snobs juifs à New York. L'autre, le monstre, poursuit le chemin que nous connaissons.

Car ce roman est aussi une biographie de l'autre Hitler, celui sans talent pour la peinture, le malade mental qui fait l'amour avec la foule, qui se dégrade, qui échafaude jusqu'à sa fin des plans d'une architecture sans mesure (il faut relire l'essai d'Elias Canetti, « Hitler d'après Speer », une des meilleures études que je connaisse sur la psyché de Hitler, des plus concises aussi). Et c'est, à mon avis, la faiblesse du roman : pourquoi avoir écrit cette énième biographie ? Pourquoi ne pas avoir suivi la piste première, celle du peintre qui réussit et dont les tableaux se trouvent dans les grands musées ? Non seulement le personnage du « vrai » est connu à satiété, il ne devient pas plus démoniaque par son image opposée. Au contraire : ne surmontons-nous pas l'horreur par le mot d'esprit ? Alors, il aurait été amusant de faire un tour de nez à l'histoire, à l'horreur inexprimable — car opposer Auschwitz, vingt millions de morts en Russie, six millions de Juifs assassinés à une Allemagne paisible, tolérante, est impossible — en suivant le trajet possible de cette autre part, de l'autre Adolf.

Il reste que le texte est d'une verve qui trahit parfois l'ivresse de l'auteur, son amour des mots (sa description de Goebbels, ministre de la propagande, est superbe : « des pattes de moineau, le cul bas d'un poney, le torse étroit d'un singe paresseux, une tête de hibou, les yeux enfoncés d'une fouine et le nez agressif d'un pinson des Galapagos », p. 354-355). Son jeu, ce continuel va-et-vient entre les deux personnages, avec l'entourage humain chez l'un, la solitude glacée chez l'autre, se fait quelque peu lassant. Après deux cents pages, l'invention d'Adolf H. l'emporte définitivement sur l'histoire d'Adolf Hitler, connue à l'excès. Les notes discordantes, de plus en plus aiguës, entre les deux parcours ne peuvent trouver de crescendo. C'est l'autre, cet impossible Adolf H., qui intéresse.

HANS-JÜRGEN GREIF



Que serait
devenu le monde
si Hitler n'avait
pas été recalé
à l'Académie
des Beaux-Arts
de Vienne ?

MICHELINE ROCHE

Madame Curé

Les Éditions JCL, Chicoutimi

2001, 334 pages

Étudiant en première année de licence ès lettres à l'Université Laval en 1965, j'avais pris pension chez une dame qu'on m'avait recommandée : elle s'appelait Micheline Roche et travaillait alors au Tribunal ecclésiastique de Québec. Je ne l'ai jamais revue. Cet été, j'ai reçu un roman qu'elle venait de publier et que je me suis empressé de lire. Même si *Madame Curé* a les défauts d'une première œuvre, je n'ai pas été déçu, car ce roman n'est pas non plus sans qualité.

L'auteure, il faut l'avouer, a le sens du dialogue et sait exploiter les sentiments et les émotions de ses personnages. L'intrigue, toutefois, est un peu tirée par les cheveux et le hasard semble étonnant, voire jouer un grand rôle. Je dis bien semble, car il n'est pas impossible que Micheline Roche ait emprunté cette histoire à la réalité qu'elle aurait su déformer, comme il se doit, par la lunette de son imaginaire.

L'histoire ne manque pas d'intérêt. Comme cadeau de retraite, Jérôme Lavigne reçoit un logiciel de généalogie, lui qui est un enfant adopté et qui n'a jamais connu ses parents naturels. Sa femme Jeannine l'encourage alors à amorcer des recherches pour découvrir ses origines. Il accepte, mais doit reporter son projet de quelques mois, après son retour d'un voyage qui le mènera, en compagnie de sa femme, en France. Pendant son absence, ses trois enfants entament l'enquête et s'imposent un premier débroussaillage. C'est le temps présent, qui correspond sensiblement au moment de l'écriture. S'amorce alors une deuxième intrigue, racontée au passé, qui, au départ, semble mal rattachée à la première. Mais les événements qui s'accumulent s'entrecroisent et s'emboîtent les uns dans les autres, telles les pièces d'un casse-tête. On apprend dès lors qu'au cours de vacances, Bruno Picard, un futur séminariste, s'éprend d'une jeune voisine, Lisette Desrosiers. Elle devient enceinte, mais garde son secret pour ne pas ruiner la vocation du père. L'enfant naît à Québec, où s'est réfugiée la jeune femme, et est confié à l'adoption, sur les conseils du médecin qui a suivi la grossesse. Ce que l'on avait deviné, bien avant la fin de l'intrigue, se produit,

ce qui permet à Jérôme, de retour de voyage, de connaître enfin ses origines. Gardons quand même un peu de suspense...

Le secret est facilement perceptible et les deux intrigues, on l'a dit, manque d'unité, de lien. Là ne réside pas l'intérêt de ce roman, mais dans la reconstitution de toute une époque, la campagne des années 1940 et 1950. La romancière a su se mettre à l'écoute de ses personnages, qu'elle laisse agir, comme elle sait aussi, à l'occasion, émouvoir grâce à sa grande sensibilité. *Madame Curé* est un roman qui mérite le détour et qui garantit quelques heures de plaisir.

AURÉLIEN BOVIN

JORGE SEMPRUN

Le mort qu'il faut

Gallimard, Paris, 2001, 197 pages

« À quoi bon écrire des livres si on n'invente pas la vérité ? », déclare Jorge Semprun dans sa dernière œuvre. Dans ce quinzième ouvrage, le grand écrivain poursuit la tradition à laquelle il nous a habitués dans ses livres autobiographiques, celle de mêler élégamment fiction et vérité, ou plutôt de réaliser par sa fiction la vérité biographique. Par sa notoriété et par l'ensemble de son œuvre, Semprun, en tant qu'homme ayant vécu l'Histoire, est déjà connu du lecteur. La trame événementielle du récit se trouve donc en partie attendue. Cependant, ce roman de maturité, bien plus que d'être une suite au *Grand Voyage* (1963), est une réflexion sur l'altérité et les hasards du destin.

Dans *Le Journal du Dimanche* du 28 janvier 1996, Semprun répondait ainsi à la question « Est-on coupable de survivre ? » : « C'est la question qui ne cesse de se poser et à laquelle nous ne cessons de répondre, de façons diverses, selon les jours ». Le mort qu'il faut est une nouvelle réponse à cette question. Dans cette œuvre, Semprun raconte sa vie au camp de Buchenwald. De son travail, de ses dimanches après-midis libres, de ses discussions avec les autres prisonniers ou avec les gardiens nazis, des sévices et de la faim lancinante, il nous brosse un tableau de son expérience du camp de concentration. Il nous sert ce tableau comme cadre à un épisode de trois jours à Bu-

chenwald. Un samedi matin, Semprun apprend par un autre détenu qu'une demande de renseignements à son sujet vient d'être transmise à la Politische Abteilung, l'antenne de la Gestapo à Buchenwald. Les prisonniers ont donc deux jours devant eux pour faire disparaître Semprun avant que la note ne soit lue par l'officier supérieur SS. Un jeune homme du même âge que Semprun se trouve, à ce même moment, agonisant à l'infirmerie. Il s'avère donc possible de procéder à une substitution : faire croire à la mort de Semprun et le faire vivre sous l'identité de l'autre prisonnier. Ils ont « le mort qu'il faut ». Au cours des pages, l'agonisant est présenté comme l'ego de l'écrivain-narrateur, ce qu'il aurait pu devenir si une certaine chance n'avait pas présidé aux hasards de son destin, et comme son alter ego. La dernière page du livre nous incite à croire à la réalité biographique de cet épisode qui doit constituer une suite au *Grand Voyage*. Mais ce mort est-il un être romancé tel « le gars de Semur », compagnon de trajet dans *Le Grand Voyage* ? Le lecteur n'en sait rien. On doit le prendre pour ce qu'il est dans le discours : un double de l'auteur, un double intéressant qui permet de faire du récit bien plus que la narration d'un épisode de vie, mais une réflexion sur la destinée. À la question implicite « Est-on coupable de survivre ? », il répondra : « Il me donnera sa mort, en somme, pour que je puisse continuer à vivre ». Ce livre est un incontournable pour tous les adeptes de l'écrivain.

MANON PANTE

ROAR SKOLMEN

Bleu Marine

Seuil, Montréal

2001, 539 pages

Collection « Roman »

Dans la lignée des romans *Le Monde de Sophie* de Jostein Gaarder ou *Le voyage de Théo* de Catherine Clément, Roar Skolmen nous propose, avec *Bleu Marine*, un roman initiatique pour découvrir l'Ancien Testament. Pour ce faire, l'auteur a pris l'heureux parti de nous présenter une vision actuelle de l'ancienne histoire des Juifs, par le biais



du regard de Liv Marie, une jeune adolescente de quatorze ans.

Parvenue à l'âge de la puberté et de sa confirmation, Marie se questionne sur sa famille dont elle ignorait tout avant l'intervention de sa Mamy, sur son père absent qu'elle désire connaître et sur la religion qu'elle associe indirectement aux deux premiers. Athée mais curieuse, elle lit la Bible comme elle lit les *Contes des milles et une nuits*, c'est-à-dire comme un recueil de fables passionnantes. Mais, lors d'un voyage à Capri, tout bascule. Alors qu'elle plonge pour récupérer son émeraude, elle se retrouve transportée dans l'Antiquité romaine, sous le règne de Tibère. Pour se faire respecter dans ce monde, sa connaissance (encore partielle) de l'Ancien Testament deviendra son principal atout. À travers un périple qui la mènera de la villa impériale à la Ville Sainte, son intérêt pour la Bible lui attirera les faveurs de Tibère, lui ouvrira les portes de la bibliothèque d'Alexandrie, la retiendra chez les moines de la Mer Morte et la guidera jusqu'à Jérusalem.

Au cours de ce pèlerinage involontaire, Marie aura l'opportunité de démontrer et de parfaire sa connaissance des écritures saintes et peut-être d'influencer les événements en pensant sauver Jésus. Intercalés de façon régulière dans le texte, ces moments sont aménagés de façon à mettre en valeur les grandes lignes de la Bible, ainsi qu'un florilège des meilleurs passages de l'Ancien Testament et un peu du Nouveau Testament. Entre ces courts récits, l'intrigue du roman se développe autour du destin de Marie. Partagée entre le présent et le passé, Marie voit souvent le fil de ses deux vies se recouper et coïncider. En effet, tout au long de la narration, l'auteur multiplie habilement les analogies entre le présent, le passé récent et le passé lointain, piquant ainsi l'intérêt du lecteur. Par exemple, l'émeraude, pièce maîtresse du roman, symbolise successivement les yeux verts de Marie, son père absent, son passage dans le temps, la figure du Christ et la connaissance biblique. Par contre, et c'est là le principal défaut de l'œuvre, la pertinence et la cohérence de cette narration sont parfois sacrifiées à la présentation des textes bibliques et des événements relatifs aux écrits saints (rédaction de la première Bible

à Alexandrie, origine des manuscrits de la Mer Morte, vie de Jésus) ayant eu lieu à cette époque. Pour faciliter la compréhension de ces éléments, l'auteur a même prévu un index des noms historiques et bibliques, complétant ainsi la mission didactique de ce roman.

GAËLLE RIOUAL

SYLVAIN TRUDEL

Du mercure sous la langue

Les Allusifs, [s. l.], 2001, 130 pages

Sylvain Trudel nous avait révélé son grand talent d'écrivain en 1987 avec *Le souffle de l'harmattan*, roman dont il vient de nous livrer (2001) l'édition définitive. Il confirme cet immense talent dans *Du mercure sous la langue*, un court mais combien dense roman, dont la présentation matérielle n'est toutefois guère attirante, à tel point que je me permets d'inviter la maison Les Allusifs à revoir son graphisme pour mieux se vendre. Heureusement que je ne me suis pas laissé distraire par cette importante lacune ! Et quelle chance j'ai eue !

Car, il faut le dire, *Du mercure sous la langue* est un véritable petit chef d'œuvre. L'auteur, qui avait déjà donné la parole à un enfant de huit ou neuf ans dans son premier roman, confie cette fois la narration à un adolescent de seize ans à peine, atteint d'une maladie mortelle, un cancer des os qui le ronge sournoisement. Serein au début, ce jeune homme, Frédéric Langlois, devient de plus en plus agressif, voire révolté, à mesure que les jours passent et le rapprochent inévitablement de la fin. Dans cette confession, dans laquelle il livre ses sentiments et ses émotions, ses joies et ses peines, ses rêves comme ses déceptions, il fait une sorte de bilan de sa (trop) courte existence, refusant catégoriquement et sans équivoque toute compassion, toute complaisance de la part des siens et de son entourage. Avec une étonnante lucidité et un détachement surprenant pour un jeune de son âge, il fustige l'espoir, l'amour, l'amitié, le bonheur, la liberté, la religion, ce qu'il appelle en définitive les illusions nécessaires aux humains pour adoucir et comprendre leur condition tragique. Il règle ses comptes avec Dieu, qu'il qualifie de « pauvre malade mental qui s'est inventé un fils condamné à mourir dans l'impuissance de l'enfance »

(p. 62). Se sachant condamné, il ne se fait plus aucune illusion sur sa condition : « On dit que ce sont des étapes ou des stades, quand on est un peu psychologue de cuisine ou philosophe de véranda et qu'on écoute trop la télévison. Et ça précède le terme, si je vois bien ce je veux dire » (p. 10-11). Tout ce que le jeune pense, il le confie, cloué à son lit d'hôpital, à son cahier, comme s'il s'adressait à un auditoire. Son style est oral, ses phrases sont longues, presque toujours poétiques, souvent unies par la conjonction « et », comme dans la conversation des jeunes de son âge. Des poèmes de son cru, placés en retrait et en italique, entrecourent la narration.

Si d'aucuns ont choisi de « s'arrêter net de vivre » en se suicidant, Frédéric, lui, a décidé, non pas de s'accrocher à la vie, malgré sa condamnation, mais d'attendre patiemment le moment fatidique tout en espérant ne laisser « s'échapper de [s]es lèvres aucune plainte de maudite femmelette effarouchée, juré craché » (p. 14). La peur de la mort, il ne la connaît pas. S'adressant à son père qui s'inquiète, il le supplie de ne pas avoir peur : « [...] je m'arrange très bien tout seul, et puis je suis pas le premier, faut dédramatiser [...] Si j'étais le premier, je dis pas, mais à l'échelle du cosmos, c'est rendu banal, et puis le néant ne peut pas faire plus mal que la vie de tous les jours » (p. 16). Il ironise sur les visiteurs qui se rendent à son chevet avec « leur air coupable de lendemain de péché » (p. 23) et ne manque pas d'humour, lui qui affirme que son destin est engagé dans un cul-de-sac (p. 31). Aussi refuse-t-il la pitié, les miracles, les enseignements de l'aumonier qui voudrait bien le christianiser pour qu'il soit sauvé : « À chacun sa pudeur, et les morts seront bien regrettés » (p. 103), écrit-il dans son cahier. Il pastiche d'autres paroles de la Bible qu'il qualifie d'almanach du peuple. Lui qui a changé son nom pour le poète Métastase termine sa narration en écrivant qu'il « est parti se coucher. Dieu hait son âme » (p. [130]).

Comme le narrateur du *Souffle de l'harmattan*, le narrateur de *Du mercure sous la langue* joue avec la langue et les mots avec une facilité déconcertante. C'est grâce à l'écriture qu'il parvient à « libérer toute la violence et la rancœur qui grondent dans [s]es pensées et



SYLVAIN TRUDEL

cherchent vengeance » (p. 76). Voilà certes un livre incontournable de la rentrée littéraire et qui mérite combien plus d'attention. À lire et à méditer en ces temps difficiles.

AURÉLIEN BOVIN

ANNE WIAZEMSKY

Aux quatre coins du monde

Gallimard, Paris, 2001, 331 pages

Dans son roman *Une poignée de gens*, Anne Wiazemsky nous présentait la vie des Belgorodsky, une famille aristocratique russe, devant la montée du bolchevisme. Le récit historique se terminait alors avec l'assassinat du prince Adichka Belgorodsky le 15 août 1917. Dans *Aux quatre coins du monde*, qui

constitue le second volet de l'œuvre, nous retrouvons cette même famille un jour d'avril 1919, jour marquant le début de son exil hors de la Russie. Dans le style propre à Wiazemsky, qui refuse le simple récit chronologique, nous retournons en arrière pour découvrir ce qui est arrivé aux personnages au cours des derniers mois. Nous assistons à leurs réactions devant les événements historiques : la victoire des Bolcheviks, la guerre civile menée par le général Denikine, l'épidémie de grippe espagnole, la fin de la Grande Guerre, l'assassinat du Tsar et de sa famille ainsi que la fuite de la noblesse vers la Grande-Bretagne en compagnie de la Grande duchesse douairière, mère du Tsar.

Wiazemski utilise le même prétexte dans ce roman que dans le précédent

pour donner naissance à la trame narrative. Le *Livre des destins*, nom que l'on donne en Russie au journal intime, circule de main en main et dévoile ou stimule le dévoilement des idées et des actes passés. Une fois encore, l'Histoire se ranime et revit dans la transmission du *Livre des destins*. Cette Histoire se mêle fort élégamment aux intrigues romanesques des personnages dans une œuvre à l'écriture variée où narration, extraits de journaux intimes, mémoires de personnages ainsi que textes historiques se côtoient. Ce roman donne lieu à une belle reconstitution historique de la fin du régime tsariste en Russie.

MANON PLANTE

BRADY UDALL

Le destin miraculeux d'Edgar Mint

Albin Michel, Paris, 2001, 545 pages

Il n'y a pas qu'Amélie Poulain qui connaît un destin fabuleux ! À défaut d'être fabuleux, le destin d'Edgar Mint est miraculeux ! Il a fallu un miracle pour que le jeune Edgar Mint, fils d'une mère apache alcoolique et d'un père dont on sait peu de choses, survive après s'être fait broyer la tête par une roue du jeep du facteur. Marqué à jamais par cet accident survenu alors qu'il n'avait que sept ans et dont on l'a miraculeusement sauvé, le jeune Mint raconte sa vie avec une verve et un sens de l'humour truculents. Dans ce fort roman de près de 600 pages, Udall, que l'on avait connu dans son recueil de nouvelles *Lâchons les chiens* (1998), nous fait participer à la vie trépidante et remplie de péripéties aussi invraisemblables qu'amusantes de son héros : son éducation dans une famille de mormons qui l'ont recueilli après son accident, ses années d'école, ses histoires de délinquance, ses premières expériences et son désir de retrouver celui qui lui avait roulé sur la tête.

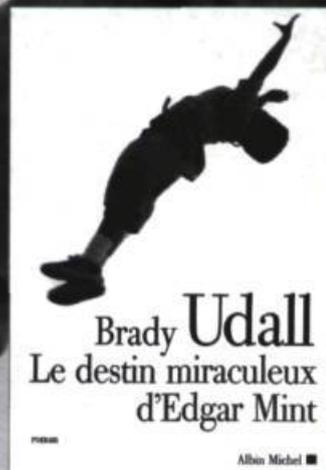
En fin observateur de la vie du Middle West, l'écrivain nous offre un portrait saisissant de ce Edgar Mint qui a vite compris que pour survivre dans ce monde il fallait déployer force de talents et jouer d'astuces contre ceux qui cherchent à vous dominer. À la façon d'un Russell Banks ou d'un Don De Lillo, Udall se révèle un conteur de premier plan qui sait mener son histoire et ses lecteurs directement là où tout se passe. La comparaison avec *Le monde de Garp* de John Irving que propose l'éditeur n'est pas fortuite, mais nous sommes dans deux univers bien différents et devant deux écrivains qui possèdent chacun leur manière de se mettre dans la peau d'un jeune. Avec *Le destin miraculeux d'Edgar Mint*, Brady Udall s'impose comme l'un des jeunes écrivains les plus prometteurs de la littérature américaine.

ROGER CHAMBERLAND

*Il n'y a pas qu'Amélie Poulain
qui connaît un destin fabuleux !
À défaut d'être fabuleux, le destin
d'Edgar Mint est miraculeux !*



BRADY UDALL



Entre un parfum beatnik, des percées camusiennes et une voix malgré tout personnelle, il est légitime de parler de lui sans ajouter la particule « fils de... ».



GUILLAUME VIGNEAULT

GUILLAUME VIGNEAULT

Chercher le vent

Montréal, Boréal, 2001, 268 pages

Repoussons un premier lieu commun : Guillaume Vigneault ne souffre pas d'être le fils de Gilles. Liquidons-en un deuxième : les éloges qu'il reçoit ne sont pas le fruit d'une reconnaissance atavique. Fort du succès récolté par *Carnets de naufrage* en 2000, voici qu'il récidive avec *Chercher le vent*, un roman qui, sans réinventer la roue, témoigne d'une étonnante maturité.

Que reste-t-il à Jack qui émerge d'une rupture amoureuse, vit retransché à La Minerve et tente d'y rapiécer la trame de ses désirs, d'envisager la vie après *Monica* ? *Hormis une mémoire à vif* et un présent étale s'agit en lui une crainte informulée, celle de retourner sur la ligne de feu, là où se frotter aux êtres implique aussi le risque de s'y brûler.

Intervient heureusement le coloré Tristan, frère de *Monica*, amant des quatre cent coups, Sancho qui décide de secouer le marasme dans lequel s'engonce au jour le jour son compagnon. Le remède ? Comme le dit une belle expression populaire, partir sur un *nowhere*. La sémillante Nuna se joint au tandem en cours de route, mais « les triangles sont des objets contondants ». Dans un chalet loué du Maine, Jack est en proie à un insoutenable vertige intérieur. Avouer son désir à Nuna ? Plonger ? Remontent à la surface les allusions du remords, des scènes indélébiles, un avion, la voix de *Monica*... Et le narrateur quitte ses comparses, faisant cavalier seul pour mieux se retrouver. Du Maine à la Louisiane, de la vieille May à Derek, c'est un Kerouac de l'intime qui chemine et constate petit à petit qu'il n'y a pas d'échappatoire possible : il faut tout assumer et avancer.

Justement, c'est avec bonheur que l'on avance avec Jack tant l'écriture de Vigneault semble couler de source, préférant aux images criardes les mots qui heurtent lentement, qui happent sans gant de boxe. Le romancier rend avec une remarquable constance la fragilité du sentiment humain sans pourtant glisser dans le sentimentalisme marchand ; c'est dans cette nuance que réside la force de *Chercher le vent*. Ajoutez à cela des scènes croquées sur le vif qui ne tombent pas dans l'anecdotique et des personnages qui se découvrent plutôt que d'être des statues traînées de page en page : l'auteur fait mouche. Que nous réserve la suite ? Chose certaine, Guillaume Vigneault est un nom à considérer dans le corpus québécois actuel. Entre un parfum beatnik, des percées camusiennes et une voix malgré tout personnelle, il est légitime de parler de lui sans ajouter la particule « fils de... ».

PATRICK ROY

théâtre

ANTON TCHEKHOV

Les trois sœurs

Vlb éditeur, Montréal, 2001, 128 pages

Cent ans ont passé depuis la parution de *Trois sœurs*, mais la pièce n'a pas perdu son actualité. Elle est aujourd'hui jouée avec succès sur presque toutes les scènes du monde. Malgré cette popularité, qui en fait un classique incontestable du théâtre, chaque metteur en scène tend à l'interpréter à sa façon. Cette notoriété trouve son explication dans le fait que Tchekhov reste tout à fait organique à la conscience humaine du début du XXI^e siècle. Ses œuvres ne contiennent pas de leçons morales et n'appellent à rien. Le lecteur est libre de tirer ses propres conclusions. Tchekhov n'attache aucune importance à l'appartenance sociale de son héros, qu'il soit radical ou conservateur, philistin ou meurtrier, professeur ou fabricant de cercueils. Ses héros ne sont pas des représentants typiques de son temps ou des héros porteurs d'idéologie ; ce sont des gens ordinaires, bien investis dans la vie quotidienne.

La pièce raconte l'histoire de la famille Prozorov au sein de laquelle vivent trois sœurs, Olga, Macha et Irina, et leur frère Andreï. Ils habitent tous dans une petite ville provinciale où la vie triste et monotone ne leur promet pas d'avenir heureux. La perspective de déménager dans la grande ville de Moscou les emballe et symbolise leur planche de salut. Ainsi, ils vivent seulement au futur et rêvent de ce déménagement qui finalement n'aura jamais lieu. Le temps, dans la pièce, passe très vite. Les rêves qui paraissaient atteignables ne se réalisent pas. Tchekhov prive ses personnages de tout : illusions, jeunesse, talent, etc. Mais en dépit de ces infortunes, il leur laisse l'espoir : « Il faut vivre. Nous allons vivre », disent les trois sœurs presque en chœur.

Outre l'effondrement complet des illusions, Tchekhov dépeint le mal de tous les jours qui encercle ses personnages. Ce mal est d'autant plus grave qu'il est quotidien. Natacha, la femme de Andreï, entre dans la maison des Prozorov et provoque leur perte ; elle chasse la vieille nounou car elle ne peut plus travailler, asservit son mari et veut abattre l'allée de sapins afin de planter

de petites fleurs pour leur doux parfum. Pourtant, Natacha adore ses enfants et il est difficile de croire que cette mère tendre et affectueuse soit porteuse du mal. Le même phénomène est observé chez Vassili Vassilievitch Salioni, capitaine en second qui fréquente souvent les Prozorov. C'est un homme rude et borné qui ne vocifère que des bêtises. Salioni aime, d'une part, la belle poésie de Lermontov et, d'autre part, il tue impunément et avec sang-froid son jeune camarade à l'occasion d'un duel. Ces deux héros ont souvent été présentés comme des personnages secondaires de la pièce, mais ils représentent en

quelque sorte l'humanité du XX^e siècle, caractérisé par le mal quotidien et les meurtres irresponsables. Tchekhov disait à propos de *Trois sœurs* : « La pièce est complexe comme un roman et on dit qu'elle est d'une humeur mas-sacrante ».

Trois sœurs est riche d'imageries et d'allusions nourries d'un sens de l'implicite et de l'explicite, ce qui amène les lecteurs à tirer leurs propres interprétations. VLB éditeur présente, pour la première fois au Québec, une traduction de *Trois sœurs* directement du russe au français. Celle-ci a été élaborée, au dire des traductrices, « dans

le but de trouver une langue qui soit plus proche du public québécois afin de rendre l'aspect familier et la simplicité de la langue de Tchekhov et d'éliminer le plus possible la distance entre l'œuvre et spectateur ».

IOULIA KOKLIAGUINA



Les héros de Tchekov ne sont pas des représentants typiques de son temps ou des héros porteurs d'idéologie ; ce sont des gens ordinaires, bien investis dans la vie quotidienne.

COLLECTIF

La Bible. Nouvelle traduction

Bayard/Médiapaul, Paris/Montréal, 2001, 3190 pages

Il fallait bien qu'un jour on s'attaque au livre le plus connu, le plus traduit et le plus lu au monde. En réunissant une cinquantaine d'écrivains et d'exégètes de France, de Belgique et du Québec, les Éditions Bayard et Médiapaul ont tenté un grand coup en leur proposant de s'attaquer à une nouvelle traduction de *La Bible*. Même s'il existe de nombreuses versions et traductions de cet ouvrage, aucune ne s'est autorisée autant de liberté avec le texte d'origine, pour des raisons qui tiennent autant de la théologie que de la sociologie. Cette nouvelle traduction bouleverse radicalement tout ce qui nous a été donné de lire jusqu'à maintenant, chacun des auteurs laissant libre cours à sa perception des textes et à sa sensibilité d'écrivain. Des auteurs aussi connus que Jacques Roubaud, Jean-Luc Benoziglio, Valère Novarina, Marie Ndiaye, Florence Delay, Jean Echenoz, François Bon, côté européen, et Pierre Ouellet, Jacques Brault et Marie-Andrée Lamontagne, côté québécois, ont interprété à leur manière l'une ou l'autre des parties de l'Ancien et du Nouveau Testament et modernisé un texte que l'on croyait intouchable.

Dans le texte d'introduction, François Boyer souligne avec justesse les rapports de *La Bible* avec la littérature : « Cette traduction est aussi née d'une conviction sur la littérature. La littérature n'est ni un ornement, ni un alibi. C'est une forme d'action sur la production de textes comme elle l'est sur les personnes. C'est une force de contradiction, de déplacement et de jeu. Être ainsi disposé envers la littérature assure à *La Bible* une nouvelle réception dans notre culture. » (p. 25). Il y a en effet une nouvelle lecture possible de *La Bible* à partir de cette nouvelle traduction tant les différences avec la version la plus répandue au Québec, celle des Maredsous, sont notables. Il n'y a qu'à comparer le récit de la Genèse, l'évangile de Jean ou le Cantique des Cantiques pour s'en convaincre. Les textes ont été allégés de leur caractère parfois austère tout en conservant leur rythme et leur sens global, bien que parfois transparaisse le style d'un écrivain. Comme le dit bien la publicité, il s'agit toujours « de la même histoire », mais racontée d'une autre manière, ou

plutôt de cinquante autres manières. Malgré le travail d'uniformisation nécessaire pour ce type d'ouvrage, il est heureux que les participants à cette traduction aient pu garder leur personnalité d'écrivain et que le texte porte parfois leur marque.

Le travail d'édition est irréprochable à tous les points de vue : la mise en page est claire et dynamique, les indications infra-paginales très fonctionnelles, la présentation impeccable et les index faciles à consulter.

JEAN-CLAUDE LATREILLE

C'est toujours la même histoire.

